

tard, elles furent placées à l'endroit où se trouvait la maison de By. Le gouverneur général, duc de Connaught, présida la cérémonie.

Le 17 août 1926, le centenaire des débuts du canal fut fêté et une pierre devant servir de socle à une statue du colonel By fut dévoilée. La Comtesse Ashburnham, dont le mari était le petit-neveu de la fille du constructeur, y assistait. La petite-nièce de John By, Charlotte morte en 1858, avait épousé Chas. Cooper Henderson. Ils eurent plusieurs enfants. À cette fête de 1926, leur fils le docteur Henderson, qui habitait l'Angleterre, fut invité mais ne put assister.

C'était le rêve de la "Women's Historical Society of Ottawa" d'être assez en moyens pour faire ériger une statue mais, pendant quarante ans, le socle à l'ouest du canal resta vide. Lorsque le Centre national des Arts fut construit on dut déménager cette pierre qui se trouve maintenant près du Musée Bytown.

Faut-il s'étonner de ce peu d'intérêt pour ceux qui ont fait notre pays? Indifférence ou lenteur, on ne sait trop! Il y a d'autres exemples. N'est-ce pas 400 ans après la venue de Cartier sur les côtes de la Gaspésie, qu'une croix permanente fut érigée et, encore, est-elle—je l'ai vue,—curieusement placée au milieu d'habitations et dans un petit parc sans caractère ni originalité!

Enfin! Enfin! la ville d'Ottawa alloua \$15,000 à la "Ottawa Historical Society" qui avait ramassé, de peine et de misère, \$21,500 et, avec cette somme, il lui fut possible de commander une statue au sculpteur J.E. Brunet, qui l'exécuta à Paris avec l'aide de son fils, Eric. Ce même artiste avait fait, en 1927, la très belle statue de Sir Wilfrid Laurier, du côté est de l'édifice de l'Est, sur la colline parlementaire. Il a réussi à donner au constructeur du canal, dans une seule pièce de bronze, une attitude bien en accord avec le caractère énergique qui était le sien. Sa main droite repose sur une grande carte, et l'uniforme habille une silhouette solide comme l'était, de fait, le colonel By. Pour que cet uniforme soit exact dans tous ses détails, le sculpteur voyagea en Grande-Bretagne afin de faire plusieurs dessins des uniformes anglais de l'époque.

La statue est bien placée. Elle surplombe l'important jeu d'écluses qui termine le canal à Bytown et se trouve à côté de "la maison de la falaise" dont les fillettes du colonel avaient gardé un si bon souvenir qu'elles en parlaient avec nostalgie lors d'une visite que fit à son ancien chef Robert Drummond, le contracteur de la partie du canal touchant Kingston.

La statue fut inaugurée en août 1974 par le Gouverneur général Roland Mitchener, en présence du sculpteur J.E. Brunet. La large base du monument comprend, sur l'une des faces, le parcours entier du canal Rideau, à partir de la rivière Ottawa jusqu'à Kingston. L'autre face reproduit, gravée dans la pierre, la carte que l'on croit avoir été faite par By en 1828. Coiffé du bicorne, bien sanglé dans son uniforme, le solide ingénieur dirige un regard fier vers le fameux canal pour lequel, il faut bien le dire, il fut mal récompensé.

À côté du monument, une plaque rappelle que la maison où la famille By vécut six années, se trouve tout près. De fait, on a retrouvé assez récemment les fondations de la maison de pierre, dont les proportions modestes nous étonnent. On a reconstruit deux pieds de base.

En septembre 1976, on fêta le cent cinquantième anniversaire de la fondation de Bytown. Cette fois-là, on chanta comme il convenait les louanges de celui qui fut bien méconnu. En son honneur, on tira du canon et, en grande pompe, on nomma la coulée au bas des écluses, à son entrée dans la rivière Ottawa, "Colonel By Valley".

Pendant ces fêtes, un beau garçon qui n'avait pas la corpulence de l'authentique colonel, personnifiait le constructeur du canal. Son costume était une réplique de celui que porte By dans les gravures que l'on conserve de lui: bicorne, culotte blanche dans bottes de cuir noir, tunique rouge bien sanglée et épée au côté. Il assistait à toutes les fêtes en l'honneur de celui qu'il personnifiait. Lorsqu'il déambula parmi la foule lors d'une cérémonie sur la colline du Parlement, j'entendis des touristes canadiens et américains lui demander: "Who are you". Sa réponse: "I am Colonel By", les laissait aussi médusés qu'auparavant. Il est curieux de noter, en passant, que les grands noms du régime français semblent s'être gravés plus profondément dans la mémoire de nos compatriotes de langue anglaise, que ceux qui ont fait le Canada anglais après 1763. Peut-être, cependant, que si le jeune militaire avait répondu: "Je suis Champlain", les Canadiens, en général si peu intéressés à l'histoire, n'auraient pas été surpris que le fondateur de la Nouvelle-France apparaisse sous un uniforme anglais du début du 19ième siècle.

Il y a aussi, dans un coin verdoyant de la capitale, une fontaine By.

Demandez à un citoyen d'ici où est le parc de la Confédération. Neuf fois sur dix, vous serez gratifié d'un regard étonné et d'une réponse dénotant l'ignorance du sujet. De fait, le parc se trouve au sud du Centre National des Arts, le long de la rue Elgin; des bancs, de la verdure, une extraordinaire construction en une sorte de matière plastique rouge betterave montrant "un intestin gigantesque" disent certains irrévérencieux, et une fontaine dont les retombées argentées sont jolies à voir pendant les journées de chaleur peu nombreuses mais torrides de nos étés, y ont été placés.

La fontaine avait été installée près de la rue Laurier et du canal en 1955, en l'honneur de By et des cent ans de la cité d'Ottawa. Elle fut enlevée et gardée à l'ombre pendant neuf ans lorsque l'on construisit le Centre National des Arts. En 1974, la fontaine de granit écossais, sculptée à la main et pesant plusieurs tonnes, revoyait la lumière du jour.

Que trouver de plus approprié, pour honorer le fondateur britannique de Bytown, que de lui dédier une des deux fontaines qui, depuis 1845, embellissaient le Trafalgar Square de Londres? Il est vrai que, pendant la 2^{ième} Grande Guerre, elles avaient été endommagées par les bombes, qu'elles avaient été enlevées en 1948 et remplacées par des fontaines, intactes celle-là. Elles furent offertes à la Galerie nationale du Canada, qui fit don de l'une d'elles à la ville de Regina. Que faire de l'autre? La mairesse Whitton, jamais à court d'imagination et d'enthousiasme, approuva des deux mains le projet de "L'Engineering Institute of Canada" de commémorer le centenaire de la Cité, par la réparation et l'installation de cette fontaine, et de la nommer "fontaine du colonel By". En 1974, le maire Greenberg présida à une cérémonie dont les détails sont maintenant de la petite histoire.

Sur une base de béton et ornée d'une nouvelle vasque dont la construction coûta \$50,000, la fontaine, avec ses jets clairs et frais, constituait une tentation irrésistible pendant cette journée du 23 mai qui fut la plus torride depuis 1911. Le Maire ne put résister, et se plongea avec délice dans l'eau de la fontaine. Mais, le geste si spontané ne cessera de faire rire toute une génération de fonctionnaires car, l'été qui suivit, de jeunes "dames en petite tenue" se plongèrent, elles aussi, dans la fontaine, avec pancartes; il s'agissait là d'employées de salons de massage, assez nombreux à Ottawa, et que le Maire combat continuellement comme étant des lieux qui n'ont que peu de rapports avec la thérapeutique. Les

jolies personnes voulaient, probablement, montrer au Maire que lui, qui avait succombé à la tentation, devrait comprendre celles qui assaillaient les clients des établissements qu'il combattait avec tant de persévérance.

Ainsi, du passage du colonel By, fondateur puis administrateur du village de Bytown, il reste quelques pieds du mur de sa maison, la belle promenade By qui longe le canal, dans le prolongement de la rue Sussex deux ponts qui relient l'île Green aux rives de la Rideau, sa statue, une fontaine, une école, une baie au bas des écluses, le marché le plus populaire d'Ottawa, sa maquette de la ville de Québec au Musée de la guerre, etc. Mais, il reste surtout le splendide parcours du canal, sinueux ruban de 123 milles de longueur dont la partie se trouvant au coeur de la capitale lui donne son cachet, sa beauté et son miroir scintillant.



Mgr Guigues

CHAPITRE X

Bytown de 1832 à 1847: Développement du village—Premières écoles et églises—Auberges et hôtels—Besserer et la Côte de sable—New Edinburgh et McKay

Le canal est terminé et le colonel John By est parti pour l'Angleterre. On commence la construction de canaux sur l'Outaouais, opération qui, deux ans plus tard, permettra aux bateaux à vapeur et autres de venir directement à Bytown en provenance de Montréal.

Les simples manoeuvres et, en somme, tous ceux dont l'intérêt pour notre région se limitait à profiter du creusage du canal et de la construction des écluses ont quitté la petite agglomération. Il ne reste plus ici que ceux qui, maintenant, aideront à former la trame de ce qui deviendra, en peu de temps, un important village.

La base est solide. Les rues sont bien tracées, les services essentiels à la vie d'une population de 1,500 âmes sont en bonne voie. Il suffit maintenant d'améliorer l'apparence du bourg, d'assurer sa protection et son expansion.

Un système de corvée appelant chaque citoyen à donner de son temps pour défricher, tracer les sentiers, enlever les souches, dégager des voies, est mis en place. Ceux qui ne peuvent faire le travail ou en sont empêchés, doivent payer pour qu'un autre citoyen le fasse à leur place. Ce qui est assez injuste envers les gens peu fortunés.

La population se compose d'Anglais, d'Irlandais, d'Écossais et de Canadiens (Canadiens français). Ces derniers habitent surtout autour de la chapelle catholique qui a été érigée en 1832 rue Sussex. Dans cette Basse ville, les rues Rideau et Sussex, larges et

spacieuses, ont leurs magasins d'alimentation, leurs hôtels, leurs tavernes, des boutiques d'artisans, tandis que les rues George, York et Murray sont bordées de maisons de bois, quelquefois de billes. Ces rues sont traversées par la rue Cumberland. Les cartes de 1831 et de 1838 ne mentionnent pas la rue Dalhousie bien que, à cette dernière date, les rues St. Patrick et Church (aujourd'hui Guigues) soient tracées. Rien n'est laissé au hasard, le village se développant d'après un plan extrêmement bien agencé. Les cartes en font foi.

En 1832 et pendant presque vingt-cinq ans, la Colline sera encore couronnée des casernes, d'un hôpital, d'une distillerie et d'autres bâtiments. De là, les militaires exerceront une étroite surveillance sur le canal dont ils ont la charge car, je l'ai dit, il s'agit d'un ouvrage militaire appartenant à la Couronne britannique qui en assume les frais.

Une large bande de terrains sur laquelle n'apparaît aucune construction, entoure Barracks Hill. Elle est formée de terrains qui ont été expropriés de Nicholas Sparks sur Wellington entre Elgin et Bank et des parcs Major et Pointe Nepean qui, jusqu'à maintenant, resteront ce qu'ils ont toujours été: des parcs. Mais, à ce moment-là, leur vocation devait être tout autre. Il s'agissait d'y bâtir éventuellement des fortifications pour protéger la colline où logeait l'armée britannique.

La vie est-elle paisible dans ce village naissant qui cherche sa voie après avoir été pendant six ans une ruche bourdonnante d'activités? Hélas, non! Il n'y a pas à Bytown une force policière mais quelques constables seulement et des Juges de paix qui essaient de maîtriser toute une partie turbulente de la population. Il n'y a pas de prison, excepté celle, temporaire, qui est sur la colline. Prison militaire, elle ne sert que brièvement pour y loger les mauvais garçons avant qu'ils soient dirigés vers Perth, chef-lieu du distrist de Bathurst auquel appartient Bytown. Les batailles entre gens de différentes nationalités, différentes langues et religions sont spectaculaires et continuelles. L'abus de la boisson en est la cause principale mais quelquefois, derrière les provocations et les abus, il y a un plan bien défini pour chasser une certaine section de la population; je parlerai de cette question un peu plus tard.

On accusera les paisibles citoyens et, en général, les Canadiens, de manquer de combativité. "The spirit of self-defence is unusual to Canadians" déclare, en 1835, le Juge Geo. W. Baker. D'ailleurs, à cette époque, Peter Aylen et ses chèneurs font planer

un règne de terreur sur le gros bourg; marchands et ouvriers laissent à Montferrand et aux rudes draveurs, de passage à Bytown, le soin de mâter quelque peu l'élément turbulent de la population, qui donne au village une déplorable réputation.

Tandis que de l'extérieur, Bytown apparaît comme "un bourg pourri", de braves citoyens dont, encore aujourd'hui, les descendants peuplent notre région, installent leur commerce, leur industrie. Ainsi, sur Sussex, Baptiste Homier tient un hôtel à côté de Robert Mosgrove¹ tandis que Louis Pinard a le sien rue Sussex également, dans le voisinage de la rue Murray. Pierre Desloges et Alexandre Ethier, charpentiers tous deux, habitent rue George. Joseph Aumond est maintenant propriétaire du magasin auparavant tenu par J.D. Bernard & Co. et Maurice Dupuis tient sa boutique d'horloger rue Sussex. La rue n'est bâtie que du côté est car, comme je l'ai dit, la partie ouest est réservée à la défense.

A l'extrémité nord de la rue Sussex, il y a un débarcadère où viennent s'amarrer les bateaux à vapeur qui commencent à sillonner, toujours plus nombreux, le cours de la rivière.

Toute la Basse ville est grouillante de vie et beaucoup plus peuplée que la Haute ville. On voit que parmi une majorité anglaise il y a, dans tout le village, une bonne proportion de marchands et d'artisans canadiens-français. Leur nombre augmentera rapidement dans les années qui suivront.

A Bytown, aucune rue ne porte un nom français mais si on se rappelle pourquoi le Haut-Canada a été fondé, la raison de cette carence devient évidente.

Dans "Upper Bytown", les maisons sont plus belles que dans la Basse ville; elles sont souvent de pierre, mais il y en a moins. Sur la falaise où se trouvent maintenant les Archives nationales, on a morcelé les terrains et ces emplacements sont de choix car ils surplombent la rivière.

Nicholas Sparks occupe une maison de pierre construite en 1830, rue Wellington, démolie en 1954 pour faire place au Ministère du Commerce. Des habitations de cette famille

¹ "Carleton Saga" Harry Walker, page 103. Sait-on qu'un descendant du pionnier Mosgrove, le Juge William Mosgrove, ayant acheté une ferme à Britannia Heights un peu à l'est du grand complexe Bayshore d'aujourd'hui, la convertit en vignoble. C'était vers 1880. Son vin "Château du Chêne" fut populaire et Sir John A. MacDonald en était un "aficionado".

pionnière, une seule existe maintenant: celle de River Road, dans Vanier.

Nous avons peu parlé de la contribution de Sparks qui a donné son nom à l'une des rues les plus importantes de la ville, au milieu des lots qui lui appartenaient. Nicholas Sparks, important propriétaire, sinon le plus important, a été qualifié de "fondateur de Bytown" par Harry Walker. A l'encontre du capitaine Le Breton qui ne s'occupa guère du village naissant excepté pour en tirer des profits exorbitants—ou, du moins, essayer...—Nicholas Sparks fut de toutes les activités pour mettre sur pied ce qui était encore un bourg. Il s'occupa de politique municipale et aussi fédérale. On verra son nom partout où il est question d'améliorations et de progrès. Il était riche, lui qui était démuné en arrivant ici, mais sa contribution au développement de Bytown et l'apport des siens—car plusieurs de ses descendants habitent la région—justifient les profits qu'il ne manqua pas de tirer des grandes terres qu'il s'était procurées avant le creusement du canal.

William Stewart fut également très actif pendant ces années de tâtonnements. Il vint à Bytown en 1827, y établit un magasin général et fut un des premiers à s'occuper du commerce du bois de ce côté-ci de l'Outaouais. Il fut un des premiers maires, aussi membre du Parlement. Il mourut à 54 ans en 1856. La maison que sa veuve fit construire en 1868 fut démolie pour faire place au Musée Victoria, rue Elgin. Il ne faut pas confondre ce M. Stewart avec le docteur James Stewart qui arriva également en 1827. Il était le médecin de Louis-Théodore Besserer qui donna son nom croit-on à une des rues de la Côte de sable.

A plusieurs reprises, j'ai mentionné la part que Thomas McKay a prise dans les premières années de Bytown; son aide et son intérêt ne se démentiront plus dans la suite. Voici les débuts de l'imposante fortune qui fut la sienne.

Ardent Loyaliste, le Capitaine Munro, demanda un octroi de 1,200 acres dans Gloucester comprenant les alentours des chutes Rideau, tout New Edinburgh d'aujourd'hui et une partie de ce qui est Rockcliffe. Il l'obtint en 1799 mais mourut un an après. Sa femme ne rentra en possession de l'héritage qu'en 1815 mais elle aussi quitta cette vallée de larmes peu après et ce fut leur fils, le docteur Henry Munro qui vendit les terrains à Thomas McKay. Lorsqu'il fut vaguement question de placer l'entrée du canal de ce côté-là, il paraît que Munro demanda un prix si élevé pour ses

terrains que le gouvernement britannique se désintéressa vite de la question. D'ailleurs je l'ai dit, l'emplacement était peu favorable, la falaise étant trop élevée.

La fortune de McKay commença donc vraiment avec l'achat de ces immenses étendues et aussi, des îles à l'embouchure de la Rideau et d'autres terres que le gouvernement lui donna ou qu'il acheta. Il acquit ainsi toute la vaste étendue qui part de la résidence du Haut-Commissaire britannique et va des bords de la rivière Rideau à ceux de la rivière Ottawa.

McKay ne fut pas le premier, cependant, à utiliser la force des chutes Rideau. Notre compatriote, Jean St-Louis, y avait pensé avant lui. Nous possédons peu de détails sur cette transaction mais il semble que St-Louis loua de McKay un emplacement près des chutes pour y installer un moulin. En 1833, à l'endroit précédemment occupé par St-Louis, le pionnier de New Edinburgh construisit un moulin pour moudre le blé.

Peu de temps après, les environs des chutes, y compris la pointe de l'île Green, devinrent une ruche d'activités. McKay y installa une manufacture de tissus, des moulins de toutes sortes où on fabriquait portes, fenêtres et instruments aratoires. La réputation d'excellence des produits qui sortaient des usines McKay se répandait dans le pays.

Rue Sussex, une cour à bois s'étendait sur plus de dix acres et englobait l'endroit où s'élève aujourd'hui l'imposant édifice en pierre des Recherches nationales. Un des moulins de McKay était construit sur l'emplacement occupé par l'Ambassade de France. De l'autre côté du boulevard Sussex, se trouve l'Ambassade de l'Afrique du sud. On dit que cette maison date des environs de 1840.

Tout cela était, avant 1855, le domaine de Thomas McKay. New Edinburgh qui, depuis ses débuts, constituait un village à part, fut incorporé à Ottawa en 1887. Le nom de quelques-unes de ses rues rappelle la famille du pionnier: Charles et John, ses fils, Keefer qui était son gendre et la rue Crichton a été nommée d'après Mrs McKay, née Ann Crichton.

La première habitation du pionnier fut une maison double, en bois, rue Charles, près de Stanley (alors, Bell). Construite en 1830, la maison n'existe plus mais un petit bâtiment de pierre se trouve encore aujourd'hui sur le terrain et porte les nos 13-15 rue Stanley. Peut-être McKay s'en servait-il comme étable à ce moment-là? Plus

tard, elle servit d'habitation. Huit ans après l'avoir élevée, McKay la délaissait pour se construire, au milieu d'un vaste terrain à l'est de New Edinburgh, une demeure spacieuse, avec une tour et un salon de musique. Cette maison—un château, disaient les Bytownais—fut louée, en 1865, au gouvernement canadien pour y loger le premier gouverneur général, le vicomte Monck, qui l'habita deux ans. Trois ans après, le Canada l'acheta pour \$82,000, la rénova et l'agrandit considérablement. Une photo montre l'aspect qu'elle avait en 1868.

Aujourd'hui, le public peut visiter les différentes allées carrossables du parc, signer le livre des visiteurs, ce qui donne généralement droit à une invitation à une réception. La Gendarmerie royale en a la surveillance, les gendarmes ayant leur bureau dans un minuscule pavillon à la droite de l'entrée qui a assez belle allure et dont le fronton présente les armes de pierre que l'on dit les plus imposantes, ou peu s'en faut, du Canada. Le musée Bytown possède un petit lion et une licorne, qui auraient servi de modèle aux sculptures de ce fronton. Mais, le moindre petit château de la Loire est plus gracieux d'aspect que les bâtiments disparates qui forment l'ensemble de Rideau Hall, nom que McKay donnait déjà à sa résidence. Comme il fut le seul des principaux contracteurs du canal à s'établir à Bytown, on peut supposer que la partie centrale de Rideau Hall a été construite par les maçons et les tailleurs de pierre qui avaient oeuvré aux huit écluses.

Une autre maison entourée d'une grande ferme appelée "Rockliff Farm" fut commencée un an après celle de McKay, c'est-à-dire, en 1839, par D. R. McNab qui mourut jeune; la maison sera terminée par sa femme et ses fils. Il y a une plaque à la mémoire de McNab dans la "Christ Church Cathedral". "Rockliffe House" fut occupée à la fin des années Soixante par la veuve de Thomas McKay puis, à la mort de cette dame, par l'ingénieur Keefer qui avait épousé une fille McKay. Keefer mourut à "Rockliffe House" en 1915, puis son fils l'habita et la sénatrice Wilson l'acheta en 1929. Elle la reconstruisit presque entièrement. Puis, ce fut la résidence du Délégué apostolique au Canada. Elle porte actuellement le numéro 724 Manor Avenue.

Je veux mentionner ici une autre belle résidence construite du temps de Bytown: "Berkenfelds". Elle fut construite par le fils de McKay, Thomas, sur le plan d'une maison de ferme écossaise. Keefer puis l'industriel Warren Y. Sopper, y vécurent. Ce dernier

bâtit, sur la propriété, une autre résidence qui devint "Lornado" maintenant habitée par l'Ambassadeur des Etats-Unis.

Voici trois importantes maisons qui, avant 1855, se trouvaient dans cette vaste étendue de grands arbres et de sous-bois ombreux au-dessus de falaises qui avait nom Rockliffe. Le village fut incorporé en 1926 seulement. Avant cette époque, des citoyens y avaient des résidences d'été. Maintenant, le Village qu'entoure le splendide parc de Rockliffe, s'est peuplé de gens qui ont de la fortune, du goût, la langue anglaise pour partage et, pour voisins, les représentants de pays étrangers ici quoique, de plus en plus, les missions diplomatique s'installent dans de grands immeubles, très hauts et très impersonnels.

Le Village de Rockliffe qui ne fait pas partie d'Ottawa sera l'objet d'une étude plus complète lorsque le temps viendra de parler de cet endroit qui, pendant la période qui nous occupe, c'est-à-dire, de 1826 à 1855, était un excellent terrain de chasse où les pigeons étaient extrêmement nombreux, si nombreux que les branches des arbres ployaient sous leur poids.

J'ai dit plus haut que le Village de Rockliffe était presque exclusivement la réserve des Outaouais de langue anglaise. Je me trompais. En 1914, fut construite une très belle résidence pour un marchand très connu et très canadien-français: M. A.J. Major qui l'habita, avec sa femme. C'est la résidence maintenant appelée "Stornoway", que le Chef de l'Opposition au Parlement canadien habite en sa qualité officielle.

On dit que le jour de Noël 1852, eut lieu, certainement sur le domaine de Thomas McKay, une partie de hockey entre Bytown et New Edinburgh, probablement la première qui se tint dans la région, peut-être au Canada, bien que Kingston et aussi Halifax réclament l'honneur d'avoir inventé le sport dont les règles furent établies par des étudiants de l'Université McGill.

★ ★ ★

Revenons à notre gros bourg qui fait piètre figure à côté du "castel de McKay".

En septembre 1836, le premier glissoir est ouvert par George Buchanan, du côté ontarien des chutes Chaudière. Ce fut là l'attrait touristique par excellence, qui faisait les délices des visiteurs. Des princes, des ducs, des comtes et des vicomtes, des gouverneurs et

des généraux et des gouverneurs généraux descendirent l'étroite bande d'eau, en lançant des exclamations de délicieuse frayeur tandis que deux marins d'eau douce, en l'occurrence des draveurs qui en avaient vu bien d'autres, se servaient de longues perches pour éviter au radeau de trop rudes coups sur les bords du glissoir.

Mais, une autre innovation surprit la population vers la même époque. Croirait-on qu'une pièce de théâtre fut jouée dès l'année 1837? En effet, les soldats stationnés sur Barracks Hill présentèrent alors une production théâtrale: "The Villager Lawyer", les jeunes soldats jouant les rôles masculins et féminins.

La même année, les autorités du village achètent une pompe à bras car les incendies sont nombreux dans ce village où il y a beaucoup de maisons de bois. Les pompiers sont des volontaires.

Un an plus tard (1837), Mme Zoé Masson—dont on ne connaît à peu près rien car elle ne semble pas avoir contribué autrement à la vie du village naissant—ouvre son école privée, première école de langue française de Bytown. Elle n'est accessible qu'à ceux qui peuvent payer les frais d'inscription et les enfants devront attendre 1845 pour que les Soeurs Grises leur dispensent l'instruction au niveau primaire. J'ai noté que le futur docteur St-Jean, né à Bytown en 1832, étudia chez Z. Masson mais on a perdu trace de ses autres élèves.

C'est en 1838 également que la petite maison de pierre où le pionnier McKay logeait ses ouvriers depuis un an, est convertie en école; le 25 juin 1838, John Fraser commence à y enseigner en anglais. Cette petite construction de pierre existe toujours, rue John; elle porte le nom de l'instituteur Fraser et sert maintenant, dans un décor très agréable, de bureaux à l'Association Héritage Ottawa.

On a décrit l'apparence du village en 1839. Il était encore entrecoupé de marécages et de broussailles, à un tel point qu'un villageois et sa femme se perdirent dans les marais et retrouvèrent le chemin de leur maison de billes, au Carré du marché, avec grande difficulté. Ils étaient partis à la recherche de leur vache égarée dans les bois; il semble que ces quadrupèdes étaient, peut-être, plus nombreux à l'époque que les humains car les chroniqueurs mentionnent souvent leur présence, soit sur les pâturages qui parsemaient le bourg, soit dans les colonnes de journaux où on voit souvent l'annonce désespérée d'un propriétaire qui recherche des animaux égarés dans les solitudes

des bords de l'Outaouais. Il devait aussi y avoir quantité de cochons, de volailles également car, aussi récemment que 1925, des cocoricos se faisaient entendre souvent provenant des cours derrière des maisons de la Basse ville.

On m'a dit d'ailleurs que les voisins de la maison mère des Soeurs Grises, rue Water (maintenant Bruyère) poussaient souvent la barrière de bois qui fermait leur terrain, pour acheter, chez elles, "du bon lait chaud", ce qui laisse supposer que les Soeurs avaient là des vaches. Ceci se passait au début de ce siècle-ci.

Les rebellions² de 1837 et 1838 auront peu de répercussions locales dans ce village "abandonné par Dieu lui-même" car c'était l'époque la plus fertile en batailles et les chômeurs y faisaient le beau et le mauvais temps. Il paraît que si un homme disparaissait et que personne n'entendait plus parler de lui, on disait: "Il est disparu à Bytown". Alexis de Barbezieux écrit: "Bytown, au milieu de ses forêts, était l'épouvantail du Canada". Si le pauvre village de Bytown vivait passablement replié sur lui-même, la rébellion n'en eut pas moins des répercussions sanglantes au Haut-Canada; les pendaisons et les déportations furent nombreuses et deux chefs furent pendus. Le soulèvement stimulera dans le Haut-Canada et chez les Anglais de Montréal, le mouvement en faveur de l'Union législative qui enlevait aux Canadiens français le contrôle de la législation dans une province³.

A cette époque, 1838, Durham déclara, péremptoire: "Voici un peuple sans histoire et sans littérature". Il oubliait, affirme Wilfrid Eggleston, que les Canadiens de langue anglaise n'étaient pas mieux partagés à l'époque. Quelques années plus tard, François-Xavier Garneau donnera un démenti formel à Durham en écrivant notre histoire, glorieuse et épique.

Bien que Lord Durham eut été nommé Gouverneur de l'Amérique du Nord pour cinq ans, il dut retourner d'où il venait six mois après son arrivée car son célèbre rapport lui assura incontinent une impopularité qui nécessita son rappel. Préconisant l'union des deux Canadas, excluant l'usage du français au Parlement, Durham recommandait non seulement le gouvernement responsable mais l'assimilation pure et simple des Canadiens. D'ailleurs, à notre honte, un Canadien français ne

² "Histoire de Montréal" Robert Rumilly, page 238

³ Au parlement d'août 1837, des députés viennent en vêtements faits d'étoffe du pays, en souliers de boeuf et bas tricotés.

faisait-il pas écho à ces étonnants propos? "Il y a nécessité absolue pour les Canadiens d'adopter avec le temps la langue anglaise" dit Panet⁴.

Les historiens s'accordent pour dire que l'un des buts poursuivis par le gouvernement impérial en adoptant l'Acte d'Union de 1840 fut de faire payer par les deux Canadas, la dette énorme du Haut-Canada, découlant de la création de routes et de voies de communications qui ne profitaient qu'à cette seule province. L'Union accompagnée de l'assimilation seraient "pour le bien des Canadiens français" écrivait Durham pieusement. George-Étienne Cartier jugeait autrement la chose en 1864. Il disait: "L'idée de l'union des races est utopique. Les distinctions existeront toujours".

Les journaux prennent violemment parti. "La paix et la prospérité doivent être assurées aux Anglais, même au prix de l'existence de la nation canadienne-française" écrit le "Herald" en 1838.

Wade dit, après avoir admiré la façon claire dont Durham jugeait la situation du côté économique: "Il sous-estima gravement les Canadiens français et leur volonté nationale de survivre". L'auteur américain poursuit: "L'une des conséquences imprévues du fameux rapport fut le renforcement de l'instinct de survivance nationale et la création d'une opposition plus vigoureuse aux influences assimilatrices".

Après l'Acte d'Union, premier jalon préconisé par Durham vers l'anglicisation, Louis-Hippolyte Lafontaine prononça son premier discours en français. "La langue anglaise me serait-elle aussi familière que la langue française, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes canadiens-français pour protester contre cette cruelle injustice de l'Acte d'Union qui tend à proscrire la langue maternelle d'une moitié de la population du Canada". Je pensais à ces courageuses paroles l'autre jour en regardant l'impressionnant monument consacré à Lafontaine et à son loyal ami et associé Robert Baldwin, premiers ministres conjoints du Canada. Au centre d'un demi-cercle de pierre, le monument s'élève derrière la bibliothèque du Parlement, sur la colline parlementaire. Si les mots "Upper Canada" apparaissent, un peu effacés tout de même, d'un côté, les

⁴ "L'histoire des Canadiens français" Mason Wade, page 113

vents et les neiges de l'Outaouais semblent avoir nivelé le "Lower Canada" ou peut-être le "Bas-Canada" qui devait, sans doute, se trouver du côté de Lafontaine.

Je ne puis entrer plus avant dans des considérations sur les buts poursuivis par le gouvernement impérial en instituant cet Acte et l'influence qu'eut ce geste sur la population francophone qui était majoritaire à l'époque. Je laisse aux lecteurs le choix de consulter sur le sujet l'un des nombreux spécialistes de la question.

Il suffit de dire que ce qui aurait dû être "le tombeau du Canada français" se révéla au contraire l'aiguillon qui détermina les Canadiens à demeurer fidèles à leur origine et à leur destin. C'est ainsi que s'exprime le docteur Séraphin Marion qui a écrit sur le sujet un livre paru en 1972 et intitulé "Hauts faits du Canada français". On ne peut accuser cet excellent historien de chauvinisme puisqu'il cite constamment dans ses ouvrages et ses conférences, l'opinion des plus grands historiens du Canada anglais.

J'ai parlé un peu en détail de l'implantation de cet Acte d'Union car, si la rébellion de 1837 et celle de 1838 trouvèrent peu d'échos dans Bytown, il semble que les années Quarante verront s'éveiller chez les nôtres le goût de se grouper, de se mêler de politique et de participer au développement du village qui en 1847 aura le statut de ville. Mais, nous en sommes encore au début de cette décennie.

A Bytown, petit village besogneux et dur, les nôtres n'étaient pas "des manoeuvres au service des capitalistes anglais" mais ils avaient leur propre commerce, un métier. Je fais abstraction ici des bûcherons, draveurs et hommes de chantier qui n'étaient ici que de passage. Leurs préoccupations culturelles, le besoin de s'affirmer viendront certes mais ces préoccupations coïncideront avec le changement de statut de la petite ville.

Le grand réveil intellectuel du Canada français atteindra nos rives en vagues toujours plus fortes lorsque Ottawa devenant la capitale du Canada, le Parlement canadien attirera traducteurs, journalistes, archivistes, intellectuels de tout poil et de tout acabit, des politiciens comme Sir George-Étienne Cartier, Sir Wilfrid Laurier, Sir Thomas Chapais qui, tout en étant "sirés" n'en sont pas moins restés de leur race et de leur croyance. De plus, ils viendront faire admirer ici la distinction de leurs manières et la fougue de leurs discours.

Ainsi donc, pendant que, dans le Haut-Canada, le fameux "family compact" formé d'Anglophones, incitait MacKenzie, chef des réformistes, à soulever une émeute et que, par après, on décrétait l'union des deux provinces, en donnant à chacune un égal nombre de représentants malgré l'inégalité des populations (Haut-Canada, 465,000 âmes; Bas-Canada 660,000 âmes), les citoyens de Bytown avaient d'autres difficultés à surmonter. Les Canadiens français comme leurs compatriotes de langue anglaise d'ailleurs, étaient tout occupés à améliorer les conditions de vie de Bytown, d'autant plus que depuis quelques années, la pauvreté sévissait dans certaines parties du village. En 1837, un groupe d'habitants se réunirent pour former la "Bytown Benevolent Society". Aumond en fit partie. Ces charitables personnes se rencontraient à l'Hôtel Burpee et le but de la Société était de soulager les pauvres qui souffraient du coût élevé de la vie ... Déjà!

Vers cette époque, la turbulente prospérité amenée par la construction du canal, se stabilisait donc et les emplois qui seront amenés dix ans plus tard par l'installation des scieries aux chutes de la Chaudière, n'étaient pas encore disponibles à la petite population. Il y eut beaucoup de chômage, un coût élevé de la vie et de dures années à passer. De plus, ce furent les périodes les plus fertiles en batailles et affrontements quelquefois sanglants entre gens de race, de religion et de langue différentes. Les citoyens sérieux s'inquiétaient et réclamaient une force constabulaire, une cour de justice, une prison.

Ce fut en 1842 que ces deux édifices furent construits par Thomas McKay, sur un terrain offert par Nicholas Sparks, rue Nicholas. La protection des citoyens était assurée, bénévolement, par une cinquantaine d'hommes, armés de bâtons.

A cette époque, Bytown n'avait qu'un constable régulier, un nommé Alexander Fraser, qui en vit "des mûres et des pas mûres" et sera remplacé en 1847 par Isaac Bérichon.

Il fallait non seulement donner un peu de sécurité aux citoyens, mais aussi loger les voyageurs. Il est étonnant de voir combien furent nombreux les endroits d'hébergement dans ce village qui contenait quelques milliers d'habitants seulement. Mais, il faut se rappeler que, chaque année, des milliers d'hommes oeuvrant dans les forêts de l'Outaouais descendaient vers nos rives, afin d'y passer quelque temps ou peut-être quelques jours seulement en route vers leur demeure.

Déjà, vers 1828, ou peut-être avant, se trouvait, au coin des rues Sussex et George, une construction en billes qui servait d'auberge, tenue par Donald McArthur. Dix ans plus tard, il fait construire sur l'emplacement un hôtel de pierre et une annonce parue dans le "Bytown Gazette" mentionne l'ouverture de l'Hôtel Ottawa, à "Lower Bytown". Appelé British Hotel après 1854, puis Skead's Hotel et, finalement, Clarendon House vers 1875, cet édifice toujours debout, est maintenant le Musée de Géologie. Une plaque sur le mur de l'ancien hôtel rappelle son âge vénérable.

Avant 1830, deux Canadiens tenaient hôtel rue Sussex. Baptiste Homier et Louis Pinard, deux pionniers importants qui laissèrent dans la région de nombreux descendants, s'y étaient installés au tout début du creusage du canal. Avant que le village devienne ville en 1847, d'autres Canadiens français établirent ici des auberges, entre autres Isaac Bérichon, Jean Bédard et peut-être déjà, à cette époque-là, Joseph Beauchamp et David Bourgeois. Dans la partie de ce livre qui leur est tout spécialement consacrée, je dirai combien ces pionniers et d'autres étaient actifs dans bien d'autres domaines de la vie bytownaise.

L'hôtel Goulden, construit avant 1855, se trouvait au coin de Nunnery (Bruyère) et Sussex. Il est extrêmement dommage qu'il ait été démoli. Une compagnie d'huile acheta l'hôtel, construction solide à trois étages, le démolit, pour y installer un poste d'essence qui ne fit pas long feu et est maintenant remplacé par un parc de stationnement.

En 1844, l'hôtel Albion fut installé, angle Daly et Nicholas, en face du Palais de Justice, dans un immeuble qui existait auparavant. Maintenant, son apparence est très quelconque mais il devait en être autrement au début. C'est le seul hôtel qui a servi à cette fin depuis sa construction il y a 130 ans.

"Campbell House" devenu, en 1863, l'hôtel Russell, de réputation nationale et peut-être internationale pendant plus de soixante ans, fut construit, en 1845, au coin de Sparks et Elgin et nous avons d'abondantes descriptions du charme et de l'importance de l'hôtel Russell où descendaient les hôtes de la capitale, les politiciens, les hommes d'Etat et les hommes d'affaires. Avec le théâtre Russell, dans son voisinage, il constituait le centre de la vie active de la capitale du Canada après 1867. On sait que l'hôtel Russell brûla en 1928 mais qu'il ne servait plus à cette fin depuis quelques années seulement.

Un autre hôtel avait précédé le Russell et s'appelait Doran Hotel. Il existait déjà vers 1839 et avait une réputation d'excellence lorsque descendirent là les parents du futur gouverneur général Lord Grey, lorsqu'ils vinrent à Bytown et assistèrent, par la même occasion, aux funérailles de Philemon Wright qui mourut cette année-là.



Il y avait quatre ans que le canal était terminé lorsque parut, le 24 février 1836, le premier journal de Bytown. Le "Bytown Independent and Farmer's Advocate", titre pompeux pour un petit journal qui paraît chaque jeudi, était surtout fait de racontars humoristiques, d'incidents ou d'événements qui se passaient bien loin de l'humble village. Mais, la couleur locale n'en fut pas absente à quelques reprises. Ainsi le journal mentionne que des draveurs se sont noyés dans la rivière Madawaska où ils étaient occupés à dégager un embâcle de billots. Leur canot avait versé. L'orthographe des noms à consonnance française est amusante: Ratell, Charrette, Laperrie, Pierre Bastian, Xavier Rouge, Hyacinth Boschene (Beauchesne ?), etc.

Ce premier journal ne parut que deux mois—février et mars 1836—mais je comprends le manque d'intérêt qu'il pouvait présenter pour la population besogneuse et tout entière tournée vers les premiers vagissements de cette ville pionnière. Paraissant dix ans après le commencement du creusage du canal, il répondait, cependant, à un besoin et il fut suivi de beaucoup d'autres journaux qui eurent plus de succès, étant mieux adaptés aux désirs de la petite population.

Publié en juin 1836, le "Bytown Gazette and Rideau Advertiser" dont l'éditeur était le Dr Alexander James Christie, dont j'ai déjà parlé, changea souvent de mains avant de disparaître en 1861. Les colonnes de ces premiers journaux contenaient une quantité impressionnante d'annonces et de longues poésies, peu de nouvelles d'intérêt local, mais la politique y avait sa place. Dans une longue communication envoyée de "Horaceville", Hamnett Pinhey encourageait les lecteurs et électeurs de Carleton à bien réfléchir au cours des prochaines élections au Haut-Canada. "Votez pour les Tories" conseillait-il aux indécis.

"The Packett", un hebdomadaire, fut fondé en 1844 par William Harris. Henry J. Friel le prit en charge en 1846. Son nom fut

changé en celui de "Citizen" en 1851. Il existe encore aujourd'hui comme quotidien du soir; un journal qui publie continuellement pendant 133 ans établit certes un record à travers le Canada.

il y eut aussi un journal appelé "Orange Lily and Protestant Vindicator" qui, commencé ici en 1844, s'appela "Orange Lily and Ottawa Advocate" en 1849. Il disparut en 1854.

En 1855, deux hebdomadaires étaient chargés d'informer la population, tous deux publiés en anglais car le premier journal en langue française "Le Progrès" paraîtra en juin 1858 seulement.

Vers 1839, la population de Bytown étant d'environ 2,000 âmes, on déplorait le fait qu'il n'y avait ici ni bibliothèque ni salle de lecture; on remédia à la chose sans tarder. Une salle de lecture fut ouverte à l'Hôtel British, rue Sussex et une autre fut installée à l'Hôtel Ottawa dans la Haute ville.

L'archiviste F. Audet a écrit un petit livre, rare aujourd'hui, mais dont la salle de lecture des périodiques aux Archives nationales vous laisse voir un exemplaire si vous le lui demandez. Il s'agit de "L'Historique des journaux d'Ottawa" que M. Audet a publié en 1899. Ce petit volume est d'un précieux apport pour qui veut retrouver le nom et les buts des journaux et publications qui s'échelonnèrent, nombreux et souvent doués d'une vie éphémère, au siècle dernier.



C'est en 1840 que fut construit l'édifice en pierre qui fait l'angle des rues Sussex et York. C'est la partie la plus ancienne de l'Institut Jeanne d'Arc. Le bâtiment qui se trouve au coin de Clarence et Sussex fut autrefois l'hôtel Revere. Avant de se loger à cet endroit, l'hôtel existait rue Rideau; lorsque les Soeurs Grises de la Croix y installèrent un couvent (couvent du Sacré-Coeur), l'hôtel déménagea rue Sussex.

On verra qu'à l'époque la rue Sussex s'allonge; au-delà de la rue Bolton, elle s'appelle Metcalfe puis, bordant le village de New Edinburgh, elle prend le nom de "Ottawa st."

Il faut consulter les cartes pour suivre, année après année, l'évolution du petit village, l'élargissement de ses frontières, les points de repère qui existèrent longtemps, tel ce ruisseau allant vers le nord et clairement indiqué sur une carte de 1842. Le chercheur trouvera fascinante l'étude des rues nouvelles qui, petit

à petit, viennent s'ajouter au noyau initial qui, je l'ai dit, avait été constitué par Wellington, Rideau, Sussex et aussi par "ma" petite rue Wurtemberg.

Le village s'agrandit donc et bientôt le corset qui encercle ses frontières est "délaçé" pour que ses rues trouvent un débouché de l'autre côté de la Rideau. Ainsi, un pont de bois joint Bytown au comté de Gloucester, en passant sur une île où, entre 1834 et 1836, Charles Cummings viendra installer un magasin et un commerce de charbon. Cette île portera le nom de Cummings jusqu'à nos jours, de même que le pont, malgré les efforts pour lui en imposer un autre. Par contre, l'agglomération qui borde le Chemin de Montréal changera plusieurs fois de nom après s'être appelée simplement "Cummings". Pendant de longues années, ce sera Janeville du nom de l'épouse de Donald MacArthur, un pionnier qui possédait de vastes terres dans les environs. En 1873, Janeville sera village puis, en 1912, la ville d'Eastview et, finalement, Vanier.

Entre Janeville et New Edinburgh, autour de la rue Beechwood, la section s'appelait Clandeboye qui deviendra Clarkstown un peu plus tard et sera annexée à Eastview en 1909.

La petite île Cummings, sans importance aujourd'hui et sans habitation sinon des arbres et peut-être au temps des fraises et des framboises, y trouve-t-on de ces fruits délicieux dans leur état sauvage, eut une vie agitée au temps où Cummings, ayant acheté les "droits" du squatter John Scott, s'y installa. Le premier pont, comme une carte de 1842 l'indique, consistait en poutres à claire-voie, avec des espaces traités aux piétons. On pouvait y marcher, avec précaution toutefois, mais les chevaux, eux, devaient nager. Il y eut noyades de gens et de bêtes; l'île Cummings n'en possédait pas moins un charme qui n'échappa pas à l'écrivain Gourlay. Dans son livre sur l'ancien Bytown, il prend sa lyre et chante l'attrait tout simple mais réel de cette île minuscule qu'enserme la rivière Rideau. Robert Cummings, l'aîné des fils du pionnier, s'occupait des installations au temps où Gourlay écrivit son livre vers 1890; Robert fut shérif du canton de Gloucester.

Lorsqu'il fallut remplacer le modeste pont de bois, ce fut un pont de pierre certainement plus solide, qui prit sa place. Les assises en sont encore visibles des deux côtés de l'île. Le pont actuel traverse la Rideau légèrement plus au nord et s'éloigne par le Chemin de Montréal, étroit et besogneux, vers la province de Québec, à environ soixante milles d'ici.

Pendant les années Quarante, la route qui partait de l'île Cummings et s'éloignait vers l'est s'appelait "Gloucester Road". La Société historique de Gloucester s'efforce de raviver l'intérêt pour l'histoire ancienne du Comté de Gloucester; elle s'efforce de conserver des vestiges de ces années de colonisation, dont une cabane en billes sur "Borthwitck Ridge Road" qui date de 1845.

Dès l'année 1829, George Sparks, cousin germain de Nicholas Sparks avait construit une maison sur le lot 8, qui s'étendait de la rivière Rideau au boulevard St-Laurent. Plus tard, vers 1865, il s'installa de l'autre côté de la route qui s'appelle River Road. On peut admirer aujourd'hui, au numéro 938, les élégantes proportions et les fines décorations de bois de cette maison de pierre qui est, je crois, la seule qui reste de toutes les maisons construites par la famille Sparks. Très justement, elle est classée monument historique.

Une carte de 1842 montre qu'un autre pont que le pont Cummings traversait la Rideau. Il était situé près des chutes, joignant Bytown à New Edinburgh. Voulant faciliter l'accès à son domaine, ce fut probablement McKay qui le construisit, en quelques tronçons car la Rideau était barrée de plusieurs îles à cet endroit. Les ponts étaient de bois; la crue des eaux printanières les emporta comme fêtu de paille. En 1846, au coût de \$3,000, un pont plus solide fut construit, une partie du coût de construction étant défrayée par le péage. Mais, le plancher laissant fortement à désirer, il fut remplacé en 1872 par un autre et, en 1885, par des ponts de fer. Les ponts Minto existent depuis 1901, ayant été élevés au coût de \$40,000.



L'incessant va-et-vient des capitales entre Kingston, Montréal, Québec et Toronto incita les citoyens et le gouvernement lui-même à chercher, dès 1840, une solution pour obvier aux dépenses considérables dues aux déménagements de documents, de personnel et ... d'idées.

Ceux que j'ai appelés "les seigneurs de March", qui avaient installé, le long de l'Outaouais, "a corner of England", demandèrent à cette époque que la capitale des Canadas soit dans le comté de March. Ils étaient tout à fait conscients de leur supériorité sur les "ditch diggers" de Bytown—ce fut leur expression. Mais, tels sont les desseins de la Providence qu'en 1857,

la capitale fédérale devait être choisie, dans la vallée de l'Outaouais certes, mais ... vingt milles en aval.

Le gouverneur général convoque le Parlement des Canadas Unis à Kingston en juin 1841. Pour la première fois, Bytown est donc appelé à élire un représentant au Parlement d'Union. Seuls les propriétaires du terrain sur lequel est bâtie leur maison, ont le droit de voter. Mais, sur 3,000 habitants, seulement 85 à 90 citoyens sont propriétaires de la terre, les autres lots appartenant à l'Ordonnance. Les journaux de l'époque font des gorges chaudes sur ce petit village de moins de cent électeurs. Les journalistes de Montréal et de Québec crient à l'injustice. Comment? Ce bourg pourri de Bytown, cette métropole des billots... aurait le droit d'envoyer un représentant au Parlement uni???

Toujours est-il que cette élection donna lieu à d'étranges menées. Vous allez voir! Quatre candidats se présentèrent: le docteur Christie, rédacteur de la "Bytown Gazette"; le marchand écossais William Stewart; M. Shirreff de Fitzroy Harbour; l'encanteur Johnston. Mais, le Gouverneur général Sydenham avait d'autres projets. Il présenta un individu récemment arrivé au Canada dans la suite de Lord Durham. Il s'appelait Stewart Derbyshire et était rédacteur du "Courier" de Montréal.

A la demande du Gouverneur général, trois candidats se retirèrent mais Stewart continua la lutte. Derbyshire fut élu malgré les protestations de son adversaire qui contesta, en vain, l'élection⁵. Cependant, lorsque le Parlement fut dissous par Lord Metcalfe en 1844, William Stewart fut élu député de Bytown, le Parlement siégeant à Montréal à cette époque.

Ce fut pendant que Derbyshire était le représentant de Bytown que le nom de notre village fut mentionné comme alternative dans le choix de la capitale. Johnson, de Carleton, proposa l'affaire, appuyé par le député Derbyshire. Bien sûr, cette proposition fut rejetée mais revint sur le tapis en 1843, le gouverneur Metcalfe étant assez en faveur de l'idée, bien que Bytown ne lui sembla pas encore assez important. Montréal fut choisie comme capitale temporaire mais on sait que les édifices du Parlement ayant été incendiés lors de l'intervention des Tories, elle perdit alors ses chances de devenir la capitale permanente des Canadas. Jean

⁵ Lucien Brault raconte en détail dans "Ottawa Old & New" cette élection assez cocasse.

Bruchési déplore "l'inexcusable excuse" qui a réglé le sort du Canada à cette époque.

Plusieurs années après, le choix de Bytown, devenu ville, revient à l'esprit de ceux qui ont nos destinées en main; on verra que le 8 février 1854 le Conseil municipal de Bytown adopte, dit-Brault, une résolution à l'effet de choisir une capitale permanente et se propose elle-même. Pour mousser ses chances, elle met de l'avant le fait que la population est formée de citoyens anglais et français. Cette particularité de notre ville a-t-elle influencé le choix de la Reine? Si on doute encore de l'importance de la venue des pionniers canadiens-français ici, on verra par ce qui précède qu'il y avait là un certain avantage qui a probablement joué dans le choix de la capitale.



Un sympathique poète de la vallée outaouaise, Ronald Després, a écrit "Le balcon des dieux inachevés". Pour ma part, ce serait "Le balcon des lieux inspirés" puisque, de mon belvédère, faisant abstraction de cent ans de développement, je veux reconstituer par l'imagination les trente ans d'histoire qui ont fait l'objet de mon étude.

Ainsi, là-bas, au nord, la ligne capricieuse qui marque le sommet des collines, me remet en mémoire ce que disait, en 1828, MacTaggart, dans son "Three Years in Canada". Il était fortement en faveur d'envoyer dans la vallée de la Gatineau (vale of the Gattineau, disait-il) les criminels, les bandits et autres mauvais garçons car, affirmait-il "il leur serait absolument impossible de s'évader de ces bois impénétrables". Bois impénétrables! Vraiment? Ces charmants bosquets, ces ébouissants fonds de scène, en automne surtout, ces larges routes asphaltées, bien entretenues où le marcheur, le cycliste et l'automobiliste trouvent une jouissance toujours renouvelée, dans un décor verdoyant, lui aussi changeant mais toujours admirable. Bien sûr, By et ses collaborateurs, occupés à d'autres travaux, ne jetèrent probablement qu'un coup d'oeil distrait, qu'un regard indifférent, à ces collines dont ils furent loin de déceler l'attrait touristique futur.

Une des préoccupations constantes du fondateur et, après lui, des magistrats et, finalement, des autorités municipales, fut la question des communications, dont celle concernant le courrier.

Au début, c'est à Wrightstown qu'arrivait le courrier une fois par semaine et on l'acheminait ensuite vers Bytown. Après l'installation en 1829 d'un bureau de poste où se trouve aujourd'hui "The Bay", les Bytownais purent aller y chercher leurs lettres et colis. Matthew Connell tint ce premier bureau et après 1832 fut remplacé par M. Baker. Quelque temps après, le bureau de poste se trouve rue Wellington, aux environs du numéro 357.

Le courrier arrivait au Long Sault par diligence; aux rapides, gens et choses étaient transférés sur des bateaux en été et sur des traîneaux en hiver. Au quai du bas de la rue St. Patrick, un homme à cheval transportait le courrier jusqu'au petit bureau de poste, soufflant dans sa trompette pour avertir les habitants de son arrivée.

Lorsque les canaux sur l'Outaouais furent terminés et permirent le passage de vapeurs en provenance de Montréal, le courrier arriva ici trois fois par semaine. Le coût du timbre-poste était payé par celui qui recevait la lettre; le coût en était plus élevé que maintenant car, calculé d'après la distance, on payait 9 cents jusqu'à Aylmer et 15 cents à Toronto ou Québec. Il va sans dire qu'il n'y eut pas de distribution de courrier à domicile pendant toutes ces années et que les citoyens devaient se déplacer pour le chercher. Les premiers journaux donnaient, dans leurs colonnes, une liste des gens qui avaient du courrier au bureau de poste. J'ai ainsi pu retracer des noms à consonnance française, procédé qui m'a aidée dans mes recherches sur la présence ici de telle ou telle famille.

En 1851, les postes deviennent responsabilité provinciale. Les lettres distribuées au Canada coûtent alors six cents de timbre, taux qui sera abaissé graduellement.

En 1977, en souvenir des débuts de la livraison du courrier de Sa Majesté dans notre région, une petite diligence avec des cochers et quelques passagers en costume d'époque, a quitté Brockville, passant par Smith Falls, Perth, Pakenham et suivant la route nationale 17 pour arriver à Ottawa où le Ministre des Postes l'a accueillie et a fait une petite promenade dans l'antique voiture empruntée du "Upper Canada village".

Ceux qu'intéresse la façon dont le courrier était distribué au siècle dernier peuvent se rendre au Musée national des Postes, tout au sud de la ville, à "Confederation Heights". On a reproduit là l'intérieur d'un magasin général avec son guichet pour le courrier

et la vente des timbres. On peut aussi jeter une lettre dans une solide et antique boîte en fonte et elle recevra l'estampillage spécial du Musée de la poste.

Devrais-je ajouter que ce fut en 1851 seulement que les premiers timbres canadiens furent imprimés, et cela, dans la ville de New York?

L'isolement dans lequel subsistait la petite agglomération des rives sud de l'Outaouais s'amenuisait petit à petit et elle était reliée maintenant au reste du pays par le télégraphe, innovation importante qui fut inaugurée entre Montréal et Bytown en 1850.

Cinq ans plus tard, le chemin de fer venait compléter les efforts des autorités pour faire connaître Bytown.

Quelles étaient les communications entre Bytown et l'extérieur et comment voyageaient nos ancêtres avant que le chemin de fer vienne relier "le village au bord de toute vie civilisée" comme on disait, au reste du monde?

Du temps du creusage du canal, on se servait de bateaux ou "batteaux" tel qu'on le voit mentionné dans les rapports des constructeurs du canal. On y parle souvent de la capacité de ces embarcations à transporter marchandises et victuailles. Les passagers, eux, se servaient de la rivière où circulaient, depuis peu de temps, des vapeurs. Les routes entre Montréal et Bytown étaient extrêmement mauvaises, surtout lorsqu'il avait plu. Cependant, la diligence circulait et, en hiver, c'était le traîneau et la marche en raquettes. Dans le village, on allait à pied car les limites n'en étaient pas très éloignées l'une de l'autre, à cheval également surtout les officiers et soldats qui, jusqu'au milieu des années Cinquante, furent stationnés sur la colline. Il y avait aussi de modestes voitures traînées par des chevaux mais pour longtemps la rivière fut la route mouvante par où on se déplaçait le plus volontiers. L'imagination ne chômait pas. En 1846, une machinerie originale transportait les voyageurs des Rapides des Chats jusqu'au lac Des Chênes. Il s'agissait d'un "tramway", comme on l'appelait, fait d'une vieille diligence, genre anglais, mise sur des rails et tirée par un cheval. Les tramways, tirés par des chevaux et, cinquante ans plus tard, par une force électrique, avaient là un ancêtre.

★ ★ ★

Vers 1844, une fanfare, probablement la première, est créée et

Paul Favreau en prend la direction. En font partie Joseph-Balsura Turgeon—ce diable d'homme est partout!—Joseph et Agapit Lespérance, Louis Tassé, M. Riel et quelques autres. Cette fanfare sera de toutes les fêtes, de toutes les processions et ses flonflons retentiront le long des chemins de terre précédant des cortèges comme celui qui accompagna les Soeurs Grises, en 1850, lorsqu'elles déménagèrent de leurs maisonnettes de la rue St. Patrick jusqu'à la nouvelle construction de la rue Sussex qui abritait leur maison mère. Tout village qui se respecte doit avoir sa musique militaire et les Canadiens, doués spécialement pour cette forme de divertissement, se devaient d'inaugurer un service semblable. Favreau, constable puis plus tard adjoint au Chef des pompiers sera l'âme et la voix de cette fanfare dont je n'ai pu encore déterminer la durée. Dès la fondation de la paroisse Ste-Anne en 1873, un autre corps de musiciens sera fondé, et la Fanfare Ste-Anne sera, elle aussi, de toutes les manifestations des nôtres.



Dans le petit village, il fallut attendre 1844 pour que les citoyens puissent avoir une banque. Du temps de By, le fameux "military chest" que l'on peut voir au Musée Bytown, servait à la paye des employés mais où les citoyens mettaient-ils leur argent? Probablement, dans leurs poches ou sous l'oreiller la nuit! Deux agences installèrent bientôt leurs bureaux, acceptant les dépôts seulement. Finalement, la Banque de Montréal établit une succursale au 201 de la rue Wellington et y demeura trente ans. Puis elle déménagea au coin de Wellington et O'Connor où elle est toujours. Vers 1848, il y avait cinq banques qui travaillaient ici avec des moyens de fortune. Scott raconte que le gérant de La Banque de Québec, un Monsieur Noël, n'avait pas de coffre-fort et devait apporter son argent chez lui chaque soir dans une boîte de fer-blanc.



Depuis 1837-38, un nouveau district, celui de Dalhousie (population 19,612) avait été créé, avec Bytown comme chef-lieu. Cela, grâce aux efforts de Thomas MacKay, pionnier de New Edinburgh. Mais, l'approbation ne vint qu'en 1842 seulement.

Bytown a droit à son premier palais de justice, sa première prison et un bureau d'enregistrement. La Palais de Justice fut

construit, rue Daly, non loin de Nicholas et la prison fut installée au sous-sol. Les mauvais garçons étaient nombreux dans "l'enfer de Bytown". On dut construire au coût de \$60,000 une autre prison en 1862 tout à côté, solide construction en pierre, telle qu'elle existe aujourd'hui. Le terrain était entouré d'un immense mur qui resta en place jusqu'à ces dernières années lorsqu'il dut être démoli, en grande partie, pour faire place au pont Mackenzie. Cet énorme mur de pierre sur lequel lorgnaient les passants s'allongeait vers le sud. Il enserrait la cour pour les détenus.

Le Palais de justice construit en 1842 brûla en 1870, un an après que Whelan, meurtrier de D'Arcy McGee y eut été jugé. Il y a quelques années seulement, une nouvelle prison a été construite tout au sud de la capitale, chemin Innis.

Pendant l'été, un marché aux puces se tient dans la grande cour et le rez-de-chaussée de l'ancienne prison, rue Nicholas. J'y suis allée, à la recherche de vieux livres.

Depuis la désaffectation de l'ancienne prison, son usage en a été quelque peu incertain jusqu'à ce que, dernièrement, depuis 1970, je crois, une auberge de jeunesse s'y soit installée. "Hier soir, dit mon guide, nous avons 165 jeunes clients; après onze heures du soir, garçons et filles se séparent et s'en vont chacun de leur côté". Ce grand garçon, à cheveux roux, m'a très aimablement fait visiter les locaux bâtis il y a 115 ans. Lorsque je quitte la cour et pénètre à l'intérieur des grosses murailles, j'y trouve une salle basse et voûtée. "Vers les dernières années, il y avait ici une chapelle. C'est maintenant la salle à manger des clients de l'hostellerie" m'informe mon compagnon.

Puis, il m'amène vers les cellules de ce rez-de-chaussée, incroyablement petites, qui servaient à la détention solitaire des plus durs des criminels. Quelquefois il y avait six hommes dans ce réduit, sans lumière, sans ventilation et sans eau. Plus que suffisant pour induire quiconque à suivre le droit mais étroit chemin de l'honnêteté! Les murs sont d'une épaisseur impressionnante. Au-dessus de ces misérables cellules, il y a plusieurs étages de petits cachots et les grilles qui enserrant les fenêtres donnent une bonne idée de la difficulté de s'en échapper.

Nous sortons par une porte sur une cour plus petite: celle réservée aux femmes détenues. C'est ici qu'était érigée la potence et on voit très bien l'endroit où, en 1869, Patrick Whelan fut pendu pour le meurtre de l'Honorable D'Arcy McGee. Une foule de 5,000

personnes, relatent les journaux de l'époque, assistaient à la dernière exécution publique et essayaient de distinguer quelque chose du spectacle macabre à travers un épais rideau de neige, tandis que le capuchon blanc enfoncé sur sa tête, Whelan jetait ce dernier cri passionné: "Que Dieu sauve l'Irlande et qu'Il sauve mon âme". La trappe s'ouvrit et Whelan emporta avec lui le secret de sa participation—réelle ou non—au meurtre de l'homme d'Etat.

Mon guide m'a aussi montré le carré de terre, au pied d'un haut mur, où le corps du meurtrier fut enterré en 1869. Mon imagination aidant, il m'a semblé que l'herbe y était plus rare qu'ailleurs ...

J'ai déjà dit, je crois, qu'en février 1870, le premier Palais de justice brûla et fut remplacé par celui qui s'élève actuellement à l'angle des rues Nicholas et Daly. Il est toujours là, beaucoup trop exigü pour le nombre des causes qui attendent leur tour, disent juges et avocats.



En 1827, il y avait ici deux petites écoles dont l'une, fondée par un Américain nommé Fletcher, dura peu. Celle de James Maloney fut d'abord rue King, près du By-wash, puis au coin des rues Mosgrove et Saint-Paul (Besserer). Construit en billes, avec des planches comme bancs, sans tableau, les élèves se servant de plumes d'oie pour écrire, c'est ainsi que Lucien Brault décrit ce modeste établissement, qui portait le nom pompeux de "English Mercantile and Mathematical Academy". Maloney était peut-être venu ici pour enseigner aux petites filles du Colonel By; quoi qu'il en soit, il passa le reste de sa vie à Bytown et y mourut le 11 mars 1879. Il fut le premier à recevoir un octroi gouvernemental pour sa petite école qui, en 1838, déménagea rue Clarence, au numéro 102, où elle dura aussi longtemps que son maître. Cette école avait été incorporée dans le système d'éducation lorsque le Bureau des syndics fut créé ici en 1848.

D'autres petites écoles s'élevèrent ici et là de par le modeste village. Il y en eut une rue Alexander, près de Sussex. Elle a maintenant disparu mais une autre, presque aussi ancienne existe toujours, rue Charles, près de Crichton. Elle se trouve sur une propriété au 12-14 rue Crichton. J'ai eu quelque mal à démêler, parmi les divers bâtiments à cet endroit, où se trouvait la petite école. Les enfants des première et deuxième années y allaient l'été

seulement car, l'hiver, le hangar était rempli de bois de chauffage. Lorsque les autres pièces de l'école étaient suffisamment réchauffées par le gros poêle, les élèves des classes plus avancées pouvaient y entrer. Depuis 1837, Thomas McKay logeait ses ouvriers dans une maison de pierre rue John, qui fut convertie en école un an plus tard lorsque le pionnier de New Edinburgh fit venir l'instituteur John Fraser. Ce petit bâtiment, encore solide, est maintenant un musée et sert de bureau à Héritage Ottawa.

Pendant ce temps, plusieurs écoles privées étaient fondées dont celle de Zoé Masson, rue Sussex, pour les enfants de parents qui pouvaient payer. Il y avait aussi, semble-t-il, avant 1844, une "Latham's English and French Academy" mais il est probable que seul le nom de cet établissement était bilingue. De fait, le gouvernement du Haut-Canada déclarait, en 1841, que le français pouvait être enseigné dans les écoles publiques mais comme les instituteurs des écoles publiques de Bytown ne connaissaient à peu près pas cette langue, ils ne pouvaient l'enseigner. Cela équivalait à dire que les parents en étaient réduits à envoyer leurs enfants étudier en anglais ou à leur faire la classe eux-mêmes si c'était possible. En cela, ils auraient fait la même chose que la femme du pionnier Honeywell qui s'institua la maîtresse de ses enfants et de ceux de ses rares voisins, bien avant la fondation de Bytown.

Il est à supposer que toutes ces petites écoles étaient non-confessionnelles. En 1844, seulement 73 élèves étaient inscrits aux écoles mais voici l'arrivée des Soeurs Grises un an plus tard, une bénédiction pour tous les catholiques en général, et les Canadiens en particulier. Je parlerai en détail dans un prochain chapitre, de leurs premières années dans ce Bytown miteux où elles apportèrent leur dévouement et leur charité.



De 1840 à 1847, l'apparence du village subit donc d'importantes transformations dont la plus importante est l'installation d'un nouveau pont sur les chutes Chaudière pour remplacer celui qui est tombé en 1836. Pendant une huitaine d'années, les citoyens ont dû se servir d'un traversier pour aller à Wrightstown. Ce nouveau pont Union a belle apparence et les gravures de l'époque le montrent avec fierté.

Que se passe-t-il à Wrightstown pendant que se développe rapidement sa voisine du sud des rives? Rien, ou à peu près. Bôutet

le dit: "Quant à Hull proprement dit, ce n'est encore qu'une petite bourgade qui est la propriété exclusive des Wright et où l'on trouve très peu de facilités d'établissement". Cependant, Aylmer devient un important village, fondé par Symnes, neveu de Philemon Wright mais non son ami car ils se sont querellés. Jusqu'en 1840, bien que les protestants aient de belles églises et plusieurs écoles, les Canadiens français de toute la région bordant l'Outaouais au nord, n'ont qu'une école, à Buckingham. Ils n'ont aucune église catholique. La visite pastorale de Mgr Bourget en 1840 amènera quelques changements; une église sera construite pour les catholiques à Aylmer et de petites chapelles s'élèveront ça et là. Mais, à Wrightstown où il y a peu ou pas de Canadiens français, il faudra attendre plus tard pour qu'une modeste chapelle soit installée par le Père Dellile Reboul, o.m.i. que plusieurs considèrent comme le véritable fondateur de Hull. Cette chapelle des chantiers s'élèvera dans une solitude presque complète car, jusqu'en 1850, le village comptera une centaine d'habitants seulement, presque tous à l'emploi de Ruggles Wright qui mourra en 1849, dix ans après son père. Il faudra l'installation des scieries des Chaudières pour réveiller la région et lui donner le souffle de vie.

Mais, à Bytown, les choses vont bon train. De 3,000 en 1842, la population passe à 7,000 en 1847. On s'efforce d'améliorer l'apparence du village. D'autres maisons de pierre s'élèvent un peu partout et les cabanes de billes disparaissent petit à petit. La première maison de briques à l'est du canal avait été construite en 1838 du côté sud de la rue Rideau, à l'ouest de Mosgrove. D'autres maisons sont construites avec le même matériau. On installe des fontaines publiques un peu partout. En 1839, les habitants de la Basse ville construisent une fontaine publique près de l'hôtel de MacArthur, rue Sussex. Cette fontaine, qui servira d'abreuvoir aux chevaux, existera longtemps et des photos des premières décennies de ce siècle-ci la montrent encore au même endroit. Le bourg s'agrandit et, dès 1842, les rues vont jusqu'à la rue St-André (St. Andrews sur les cartes) et se prolongent d'ouest à est jusqu'à la rivière Rideau. On installe une fonderie rue Wellington vers 1843.

A l'été de 1846, un incendie, plus terrible que les douzaines qui l'ont précédé, détruit tout ce qui se trouve entre la rue St. Patrick et l'hôtel British de la rue Sussex, ce qui comprend une grande partie de la Basse ville. Qui dira le courage des habitants bousculés sans cesse entre ces fléaux qui se répètent à intervalles réguliers et les épidémies comme le typhus, par exemple, qui viendra, l'année

suivante, jeter la terreur parmi la population? Nonobstant tout cela, le village dont la population est d'environ 6,500 habitants deviendra ville en 1847.

★ ★ ★

La Côte de sable. Les historiens ne s'entendent pas sur la date d'arrivée ici du notaire Louis-Théodore Besserer mentionné plus en détail dans la Seconde partie de mon ouvrage. On ne peut parler du développement du quartier de la ville qui s'appelle encore La Côte de sable sans citer à chaque pas le nom de celui qui fut le premier propriétaire de tous les terrains qui allaient de la rue Rideau à la rue Somerset et de la rivière Rideau à la rue Waller, Sparks détenant les lots à l'ouest de Waller jusqu'au canal.

On a dit que cette partie de Bytown était absolument déserte à l'exception d'une petite chapelle qui fut érigée par Burrows près de Chapel et Rideau et qui brûla peu après 1830. On sait aussi qu'un petit cimetière, dont l'emplacement est un peu vague, fut installé "illégalement" il semble, par quelques citoyens désireux d'y mettre les membres défunts de leur famille. Avant que Besserer vienne s'installer sur ses terres, il devait cependant y avoir quelques habitations, peut-être au bord de la rivière Rideau, car le Registre des mariages de l'Outaouais indique que, le 24 octobre 1831, Pierre Minault (de Hogsback) épousa Marguerite Cyr (de Sandy Hill). Voyez la carte de 1831. Elle indique le lot "C" comme appartenant à M. Bissera (Besserer) et aucune habitation n'est indiquée au sud de la Rideau.

Besserer, bien que son nom soit d'origine allemande, a toujours été considéré comme un des nôtres, par sa culture et sa langue. On l'a qualifié de "seul grand propriétaire canadien-français" à l'époque où la nouvelle agglomération de Bytown fut divisée. On verra dans le paragraphe consacré à ce pionnier que le don de ce grand espace du sud de Bytown fut dû au fait que son frère combattit vaillamment pendant la guerre de 1812 et mérita de la patrie la récompense posthume (il était mort en 1823) de ces terrains dont le titre date de 1828. Quand l'héritier du lieutenant Besserer vint-il prendre possession de son héritage? Certainement pas avant la fin des années Trente car il fut député de Québec au Parlement du Bas-Canada jusqu'en 1838. Il habita d'abord rue Rideau puis se fit construire, en 1844, la très belle maison de pierre qui existe toujours au numéro 149 de l'avenue King Edward. Sans tarder, il traça les rues de la Côte de sable, divisa les terrains avec

beaucoup de soin et donna le nom de son fils à la rue Wilbrod, le sien propre à la rue Theodore (maintenant Laurier est). Il nomma Daly d'après Sir Dominick Daly, secrétaire provincial du Bas-Canada, plus tard gouverneur de Tobago et, enfin, gouverneur de l'île-du-Prince-Edouard. Il donna le nom de son médecin, Stewart, à l'une des rues, mais j'ai entendu contester cela.

Un intense défrichement succéda donc au silence de la profonde forêt et il ne s'écoulera guère de temps avant que s'élèvent des constructions dont le nouveau palais de justice et la prison au commencement des années Quarante et, quelques années après, l'Hôtel Albion, en face.

Il semblerait que la rue Daly se développa plus rapidement que les autres. Avant de s'appeler "Daly", on la désignait comme "Court House avenue". Sur cette rue, à l'ouest de la rue Nicholas, s'étendait encore un champ de blé d'Inde mais, entre Cumberland et King, il y avait déjà sept bonnes maisons. Il serait intéressant de savoir qui les habitait à l'époque. Sur la même rue, au coin de Cumberland, avait été construite, en 1844, un modeste édifice, peint en blanc: l'église Knox pour les "Free Presbyterians", transférée plus tard à l'angle des rues Elgin et Lisgar où, aujourd'hui, sur la pierre de sa façade on peut voir la date de fondation: 1844. A l'est de King, cependant, la rue Daly était dans un état pitoyable, dû aux grosses racines qui n'avaient pas été enlevées. De même, les rues Theodore et Wilbrod étaient perdues parmi les étangs. La rue Stewart s'arrêtait à la rue King.

Rue Ottawa (Waller). près de Stewart, se trouvait, en mai 1843, la première "Grammar school" qui devint, après plusieurs changements d'adresse et plusieurs années, "The Collegiate Institute".

Sur un emplacement, au coin de Rideau et Ottawa (Waller) où auparavant se trouvait un champ de pommes de terre, fut érigée, en 1854, une maison double qui, en 1861, devint un hôtel puis quelques années après le Couvent du Sacré-Coeur dirigé par les Soeurs Grises de la Croix.

La chapelle méthodiste se trouvait sur la rue Ottawa (Waller) mais ne servait plus comme telle depuis l'érection en 1852 d'une église, rue Metcalfe. Cette vieille chapelle servit d'imprimerie pour un temps, puis elle reçut un revêtement de pierre.

A partir de Cumberland, la rue Besserer prenait le nom de St-Paul. Là, se trouvaient, dans les années Quarante, deux petites écoles privées; une autre pour les filles était tenue vers 1848 par une Miss Fuller, rue Daly.

Jusqu'en 1850, une grande partie de la Côte de sable était livrée aux vaches qui broutaient et allaient se désaltérer à la rivière Rideau. A la limite des sentiers, des cerfs couraient. Les terrains appartenant à la succession By, au sud de ceux détenus par Besserer, étaient totalement déserts.

Au moment où Bytown devint Ottawa, cette partie de la nouvelle ville était donc peu peuplée. Cependant, lorsque Ottawa deviendra capitale et que fonctionnaires et politiciens arriveront en grand nombre, ce sera vers cette partie négligée de la ville qu'ils se dirigeront. Alors s'élèveront de belles demeures, ce qui fera dire à Anson A. Gard, dans "The Hub and the Spokes": "Je n'ai jamais vu tant d'importants personnages habiter un espace si restreint".

Le notaire Louis-Théodore Besserer qui apparemment ne se mêlera pas à la vie tant politique que commerciale de la petite ville excepté pour donner le terrain nécessaire à l'installation de la future Université, mourra vers 1863 car l'annuaire de 1864 mentionne que seule sa veuve habite la maison de la rue King Edward, de même que deux fils William et Louis.



La statue de Mgr Guigues devant la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa.



L'évêché, rue St-Patrick.

(Michel Laffeur, photographe)

CHAPITRE XI

Première chapelle catholique—Cathédrale Notre-Dame—Mgr
Bruno Guigues—L'évêché

Mes fenêtres donnent à l'ouest. Le lever du soleil n'éclaire pas mon balcon, mais son reflet, quelquefois d'un or brillant, s'empare de tous les toits qui émergent et donne une clarté si vive qu'elle en fait pâlir les lumières des réverbères encore allumés. Le velours du ciel devient soie, puis voile pâle et le jour se lève.

Devant moi, les rayons de l'astre qui monte de l'horizon éclairent vivement trois clochers d'église; l'un est, curieusement bombé dans son allongement, celui, unique, de l'église St. Brigid. Les deux autres marquent, depuis 1842, l'emplacement de la cathédrale bien qu'une petite chapelle existait à cet endroit depuis dix ans. Les gravures du temps montrent les deux longs clochers s'élevant vers le ciel dans une solitude presque complète, une Vierge dorée accolée au-dessus de la façade visible, dit-on, aux regards des bûcherons des forêts du nord de l'Outaouais.

Entre 1827 et 1832, l'abbé Haran (on écrit aussi Héron ou Herron), habitant Richmond, vint célébrer la messe pour les catholiques anglais et français du nouveau village de Bytown, à l'étage supérieur d'une brasserie située à l'extrémité nord de la rue Bank. Une carte de 1831 montre clairement cette brasserie au haut de la pente qui mène à "Brewery Bay". Au début, le nombre des fidèles était d'environ 165 dont la moitié était des Canadiens français.

Le missionnaire Haran n'avait pas froid aux yeux et il le démontra lorsqu'il fut question de calmer les ivrognes et autres belligérants qui fréquentaient les tavernes de Bytown. Une

tumultueuse bagarre ayant éclaté à la taverne McGuinty dans ce qui s'appelait Corkstown, le long de la tranchée du canal, le prêtre fut appelé à prêter main-forte; il entra dans l'établissement, un fouet à la main. Tous s'enfuirent par les issues mais la grosse Mother McGuinty, coincée dans l'encadrement d'une fenêtre par où elle avait voulu passer, se débattit tellement que, finalement, elle se tira de sa fâcheuse position, tomba tête première d'une hauteur de plusieurs pieds, entraînant l'encadrement avec elle. Elle se sauva à toutes jambes, laissant le père Haran tout seul dans la salle de l'auberge. Et le combat cessa, faute de combattants.

En 1828, le colonel By accorda un terrain dans la Haute ville pour la construction d'une église mais ceci fut jugé inadéquat car la plupart des catholiques habitaient la Basse ville, à deux milles de l'endroit projeté. Un an après, les fidèles obtenaient, pour une somme nominale équivalant à quatre dollars, un terrain rue Sussex, à l'emplacement exact où se trouve aujourd'hui la cathédrale.

J'ai lu quelque part que les travaux du canal ayant enlevé à l'instituteur James Maloney le terrain où il avait installé sa première école, le colonel By lui offrit, en compensation, pour cinquante cents, l'emplacement où se dresse actuellement Notre-Dame. Maloney refusa. Faut-il s'étonner? Rappelons-nous que l'île de Vancouver fut louée, en 1849, par la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour 7 shillings (\$1.75 environ) par année tandis que Lord Selkirk loua 116,000 milles carrés, en 1811, pour \$2.50 par année.

Le Père de Barbezieux nous informe qu'un comité fut formé en septembre 1828, chargé de la construction de la nouvelle église. Maurice Dupuis, J.B. St-Louis et Charles Rainville (trésorier) assistaient avec d'autres à cette réunion. Ce furent donc là les premiers syndics de l'église de Bytown. Quelques paroissiens, dont l'horloger Dupuis, furent chargés de recueillir des fonds.

La première église, construite en 1832 et dédiée à Saint Jacques, était bien modeste et Lucien Brault décrit cette "petite chapelle en bois parmi les cèdres et les pins géants". Le Révérend Augus MacDonell, remplaçant de l'abbé Haran, fut responsable de cette construction. Pendant ce temps, les catholiques des deux langues entendirent la messe à l'étage supérieur d'une maisonnette rue York "juste en face du domicile de M. Thomas Cochrane où se trouvait, vers 1902, une fontaine publique" dit M. Maurice Morisset, qui a écrit l'historique de la basilique, en 1933.

La chapelle devint bientôt trop petite et c'est à Pierre Desloges, charpentier, que l'on confia la tâche d'ajouter des tribunes. Le premier bedeau fut M. Guénette, remplacé par M. Honoré Danis en 1836.

Il n'y a peut-être qu'une seule représentation de cette modeste chapelle. C'est celle faite par P.J. Bainbrigge qui, peignant la maison du Major Daniel Bolton au Parc Major, a placé l'église à grandes fenêtres et à unique clocher, un peu en retrait. On aperçoit, dans le lointain, de l'autre côté de la rivière des Outaouais, une mince et blanche silhouette surmontée d'un clocher. Était-ce à la Pointe-Gatineau?

Tous les prêtres desservant la chapelle de Bytown portaient des noms anglais, bien que l'abbé Haran et l'abbé MacDonell parlaient les deux langues. Puis, se succédèrent le révérend Lawlor, l'abbé Collins, le révérend O'Meara et le révérend John MacDonald dont l'assistant s'appelait H. Cannon. La mère de ce prêtre était probablement canadienne-française car il parlait couramment les deux langues. Le Père Cannon laissa dans la paroisse naissante un excellent souvenir, d'après le Chanoine Bouillon qui, plus tard, fut le distingué architecte de l'intérieur de la cathédrale. Le révérend Cannon parcourait la ville à cheval, en culotte blanche, dit le Père Alexis; il se jetait souvent dans les batailles, nombreuses à cette époque, usant de la manière forte pour séparer les combattants. Il fut le premier prêtre qui osa porter la soutane dans cette partie du pays, ajoute de Barbezieux, ce qui jette une lumière inquiétante sur la mentalité de certains Bytownais à l'époque.

En 1839, M. Cannon voulut remplacer le premier temple par une grande église en pierre et, le 11 janvier 1841, M. Antoine Robillard obtenait le contrat de construction.

La petite église en bois fut déménagée, en mai 1842, de l'autre côté de la rue Sussex, juste en face. Elle servit d'échoppe de menuisier jusqu'à ce qu'elle brûle quatre ans plus tard, l'année même de la bénédiction du splendide édifice dont l'extérieur est le même que nous admirons aujourd'hui. Le chanoine Bouillon déplora le fait que les portes de la façade actuelle, reste du plan original, ne cadrent pas avec le plan général de l'édifice qui, dans le cours des travaux, passa du style roman au style gothique, avec des croisées de forme ovale.

Dans cette ville de réputation odieuse que fut Bytown, les chicanes de tous genres dressaient les habitants les uns contre les

autres et il n'en était pas autrement dans la vie de la nouvelle église. Les prêtres se succédaient rapidement, la plupart du temps affolés par la rudesse des moeurs, mais aussi par les idées tout à fait opposées de leurs fidèles: Canadiens de langue française et Irlandais de langue anglaise.

L'abbé Cannon quitta la paroisse en juin 1842 à la suite d'un différent avec les fidèles; les travaux furent suspendus, des missionnaires s'occupant de desservir l'église, dont le Père Desautels d'Aylmer, et le Père Lefavre de l'Original. Deux prêtres, récemment arrivés de France, ne tinrent pas le coup et s'en allèrent. En octobre 1842, un curé fut nommé. Ce fut le révérend Patrick Phelan, avec les Pères Moreau et Leclair comme assistants, ce dernier remplacé par M. Burns un peu plus tard. Le curé Phelan, nommé coadjuteur de Mgr Gaulin en 1843, fut remplacé par le R.P. Telmon, Oblat arrivé de France deux ans plus tôt, qui devint supérieur de la nouvelle église en janvier 1844. Malgré la présence de prêtres de langue anglaise pour s'occuper d'eux, les Irlandais donnaient du fil à retordre au Père Telmon qui connaissait peu leur langue. Sur 2,362 catholiques, il y avait 1,064 Canadiens français, nous informe Jules Tremblay.

Les travaux reprirent, le plan primitif fut quelque peu changé et, bientôt, on put confier la construction de la toiture à M. Roland Carter. Les travaux de l'extérieur furent terminés en décembre 1845. En août 1846, l'intérieur était à peu près convenable et l'église fut solennellement dédiée à l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. Depuis un an, les Catholiques des deux langues s'entendaient un peu mieux car le R.P. Molloy avait été nommé pour s'occuper des Irlandais.

On note que l'église avait été auparavant dédiée à Saint-Jacques. Je suppose que c'est à partir de l'été de 1846 qu'elle prit le nom de "Notre-Dame de Bytown".

On s'étonne peut-être de lire, sur une plaque apposée du côté gauche à l'intérieur de la cathédrale, que la première pierre en a été bénite, en 1841, par Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy.

La personnalité du Comte de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, Primat de Lorraine, nous incite à parler un peu longuement de celui dont la parole enflamma les foules américaines au siècle dernier.

Descendant du Forbin qui donne, au 15^{ième} siècle, la Provence à Louis XI, Charles de Forbin-Janson était né à Paris en 1785, d'une famille de noblesse provençale. Pendant plusieurs années, il s'adonna à la prédication apostolique et sa mission l'amena à visiter nombre de pays. Sacré évêque de Nancy en 1824, il se mêla beaucoup trop de politique et aux premiers jours de la révolution de 1830 il dut s'enfuir de son diocèse.

De 1830 à 1839, évêque sans résidence, car il ne put jamais retourner dans son diocèse où il était représenté par un coadjuteur choisi par lui-même, Mgr Forbin-Janson se dévoua à quantité d'oeuvres. Remueur d'idées, orateur plein de fougue, apôtre au zèle infatigable mais administrateur déplorable, il manquait de mesure et c'est ce qui lui avait attiré les représailles dont il fut victime de la part du gouvernement de Louis-Philippe.

En 1839, tenté par de multiples invitations venues d'Amérique, il reçoit de Grégoire XVI une mission officielle pour y prêcher. Avec grand succès, il visite les Etats-Unis puis approche de nos frontières et voit "de véritables sauvages tatoués des pieds à la tête". Il va à Québec puis à Trois-Rivières, à Terrebonne et à Montréal où il arrive en plein hiver et manque de se noyer en descendant de l'embarcation. Toujours avec le même succès, il prêche et confesse. "Entendez les accents terribles de sa voix qu'il fait courir comme des roulements de tonnerre sous les arches du temple" écrit "Le Canadien" du 20 janvier 1841. L'éminent visiteur retourne à New York et aide de ses deniers la fondation de l'église St-Vincent de Paul, première église catholique fondée dans la métropole américaine. Une plaque dans l'église de la 23^{ième} avenue rappelle ce fait.

Accompagné d'une vingtaine de prêtres, Monseigneur de Forbin-Janson reprend ses chevauchées apostoliques et ses prédications à travers l'est du Canada, suscitant sur son passage un enthousiasme délirant. Il veut ériger une croix monumentale "sur le pic le plus élevé du Canada" (le mont St-Hilaire!).

Le 21 octobre 1841, de passage à Bytown, le prélat bénit la pierre angulaire de la nouvelle cathédrale; moins de deux mois après, il retourne en France.

Son oeuvre maîtresse reste à créer. Intéressé comme il l'était par le zèle missionnaire, il pensait avec peine à l'ignorance religieuse dans laquelle étaient laissés les enfants de la Chine. Il fonda "L'oeuvre de la Sainte-Enfance" qui demande aux jeunes

chrétiens de donner un sou par mois pour "acheter un petit Chinois". Les préparatifs et premiers vagissements de cette nouvelle organisation furent interrompus un temps par un voyage que l'infatigable prélat effectua en Angleterre en août 1842 pour, entre autres buts, plaider la cause des Canadiens déportés en Australie.

Il ne lui restait que peu de temps à vivre. Il le consacra à consolider l'œuvre qu'il avait créée et mourut le 11 juillet 1844. Il fut enterré au cimetière de Picpus à Paris. Lacordaire prononça son oraison funèbre dans la cathédrale de Nancy. A l'occasion du centenaire de la mort de cet homme à l'activité débordante, Paul Lesourd a publié, chez Flammarion, en 1944, un beau livre sur "Un grand coeur de missionnaire: Monseigneur de Forbin-Janson".

Un an après l'événement très important pour notre culture, qui amena vers nous les Soeurs Grises, fondatrices d'une école, d'un couvent et d'un hôpital, le R.P. Telmon est Supérieur de la modeste église catholique qui s'élève entre la rue St. Patrick et la rue de l'Eglise (que l'on nomme "Church" sur les cartes de l'époque). L'assistant du curé est le R.P. Molloy, les Pères Eusèbe Durocher et Médard Bourassa étant chargés de la visite des chantiers.

Nous avons, de cette année-là, une excellente gravure de la cathédrale, faite par le Père Telmon; elle montre l'apparence qu'aurait Notre-Dame de Bytown une fois terminée car, à ce moment-là, les tours n'étaient pas encore finies. Elles le seront en 1858.

La terrible épidémie de typhus, pendant laquelle les prêtres, entre autres, se dévouèrent sans compter, faisait rage lorsque, en juillet 1847, l'érection d'un siège épiscopal à Bytown est décidée.

Vers ce temps-là, les Irlandais catholiques insistent pour avoir leur propre église. En attendant de la construire, ils louent une pièce de la maison de John McCarthy, au 401 de la rue Sparks. Un Oblat attaché à la cure de la Basse ville va leur dire la messe. Quelques années plus tard, Mgr Guigues achètera pour eux une ancienne chapelle méthodiste rue Sparks, érigée en paroisse vers 1855. La belle église St. Patrick ne sera construite qu'en 1869.

Le 1er août 1848, le bon Père Telmon, dont tous les efforts avaient été dirigés vers la construction d'une grande église pour les fidèles de Bytown, fut rappelé car Mgr Bruno Guigues venait d'être sacré premier évêque. Pour la cérémonie du sacre, on essaya de

donner à l'intérieur du temple une apparence convenable. "Pour dissimuler la modestie de l'église, dit M. Morisset, on cacha les murs au moyen de feuillages et de drapeaux. Ils furent tendus de draps blancs et les colonnes, encore à l'état brut, disparurent sous des torsades de banderolles rouges". Il continue: "Debout dans l'ombre d'une colonne, le R.P. Telmon, qui avait été le principal artisan de cette construction, assista presque inaperçu à la cérémonie, méditant sans doute en son coeur sur la fragilité des récompenses humaines". Il fut remplacé, comme curé, par le R.P. Dandurand.

A partir du moment où Mgr Guigues, homme énergique, devint évêque, les querelles entre catholiques de langue différente, diminuèrent d'intensité.

En 1848, la cathédrale de l'Immaculée Conception fut dotée de belles orgues, fabriquées par la Maison Casavant de St-Hyacinthe. Flavien Rochon travailla à cette installation. Les tours n'étaient pas encore terminées lorsque, en 1853, une grande cérémonie présidée par Mgr Cajetan Bedini eut lieu pour la consécration de l'église à la Vierge Immaculée.

Deux ans avant cette consécration, Mgr Guigues avait été faire sa visite *ad limina* à Rome. Il reçut du pape Pie IX des reliques de saints pour sa nouvelle cathédrale. L'année même de la visite de l'évêque de Bytown, le corps entier de Sainte Félicité avait été découvert dans les catacombes romaines. Mgr Guigues rapporta avec lui ces saintes reliques qui furent mises sous le maître-autel de la cathédrale de même que des reliques de Saint Victor, martyr. L'autel en bois sculpté sert aujourd'hui (1948) d'autel principal au soubassement de la cathédrale. Ces détails ont été pris du livre du Père Legros et de Soeur Paul-Emile: "Le diocèse d'Ottawa".

Les deux élégants clochers durent être commencés vers 1855 car une lithographie datée de cette année-là et exécutée par Whitefield montre la cathédrale surmontée de ses longues flèches. Cependant, Maurice Morisset mentionne 1858 comme date de l'érection des tours et de l'installation des cloches.

Ce sera donc après 1862 que Notre-Dame de Bytown, devenue dans l'intervalle la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, sera agrandie et décorée par des artistes incomparables, tels le sculpteur Hébert, les talentueux sculpteurs sur bois Flavien Rochon et M. Pariseau et des maîtres-menuisiers consciencieux et doués. Ce sont leurs doigts habiles et leur prestigieux ciseau qui ont

donné, au chœur de la cathédrale, une beauté spectaculaire et mystique à la fois.

Les anciennes gravures et les vieilles photos montrent les deux tours de la cathédrale ornant une Basse ville où les maisons modestes, presque toutes groupées entre Clarence, Cumberland et Rideau, laissent les longs clochers dans une solitude presque totale, partagée seulement, de ce côté nord de la petite ville, par le bâtiment en pierre qui lui est voisin et qui fut le Collège de Bytown, et les édifices occupés par les Soeurs Grises, y compris l'hôpital, rue Nunnery.

Sur la pelouse qui orne la façade de la Cathédrale Notre-Dame, deux statues s'élèvent; l'une d'elles est celle de Mgr Bruno Guigues et se trouve près de la rue St. Patrick.

Au moment où des batailles homériques faisaient retentir aux quatre coins du Haut et du Bas-Canada le nom maudit de Bytown, synonyme de bagarres, l'événement le plus important, tant pour l'apaisement des querelles que pour l'instruction et l'éducation des enfants dans ce village troublé, fut l'arrivée ici de l'Oblat Joseph-Bruno Guigues.

La cathédrale était d'apparence bien humble mais le Révérend Guigues, consacré évêque par Mgr Gaulin de Kingston, le 30 juillet 1848, ne se laissa pas impressionner par ces débuts modestes. Il était de bonne trempe, fils d'un capitaine de cavalerie de la Grande Armée. Né à Gap, dans les Hautes-Alpes, en 1805, il étudia au petit séminaire de Forcalquier et fut envoyé au Canada, à Longueuil, en 1844. Mgr Bourget, qui savait juger les hommes de valeur, le désigna presque aussitôt pour occuper le siège épiscopal du turbulent village de Bytown.

A partir de ce moment, le montagnard "retrousse ses manches" et se met à la tâche pour civiliser son monde. Les querelles ne cessent pas tout à fait mais diminuent sensiblement. Les enfants, délaissés depuis 1826 pour ce qui est de l'instruction en français, iront bientôt dans des écoles catholiques et françaises. En effet, l'évêque de Bytown pense qu'il est de toute urgence d'envoyer les petits Canadiens à l'école "pour répandre parmi les catholiques, dit-il, l'instruction qu'ils ont trop négligée et dont les protestants se servent pour les opprimer et les mépriser". Il s'occupe donc de l'établissement des écoles séparées et, événement de toute première importance, fonde le Collège de Bytown pour garçons; il le fait construire en 1848, en bois, sur les

terrains de l'évêché, rue Church, maintenant Guigues. Il demande aussi aux Soeurs Grises de fonder un pensionnat, projet réalisé en 1849.

La charité de Mgr Guigues n'a d'égale que sa prodigieuse capacité de travail. Son action s'exerce dans tous les domaines. Il fait don aux Soeurs Grises du petit hôpital qu'elles ont installé dans une maison de bois, rue St. Patrick. Il crée les archives du diocèse, fonde une Société de colonisation et des paroisses. Veut-on une idée de l'activité intense de ce prélat? En 1848, il y a dans le diocèse, trois églises en pierre et trente chapelles en bois. En 1874, Mgr Guigues avait fondé 43 paroisses ou missions. Celle de Ste-Anne, en 1873, sera la dernière de son règne. Dans son diocèse, dont la limite nord s'étendait jusqu'à la Baie d'Hudson, aucune attaque contre la religion catholique ne laissait le prélat indifférent. Il écrivait fréquemment aux autorités et, avec éloquence et tact, il prenait parti pour telle conviction religieuse. Il avait affaire à un gouvernement d'Union où les questions politiques étaient le plus souvent entremêlées de questions d'éducation et d'instruction mais Monseigneur de Bytown jouissait de l'amitié de chefs d'Etat tels Louis-H. Lafontaine, Sir George-Etienne Cartier et de beaucoup d'autres. Il n'était pas un orateur brillant, mais son esprit était vif, bien que son caractère fut doux et qu'il traitât ses prêtres et ses subalternes avec compréhension. C'était un administrateur prudent et énergique en même temps. C'était un saint prêtre.

N'oublions pas que Mgr Guigues était un Français. Les prêtres qui arrivèrent alors ici, soit pour exercer leur ministère ou pour enseigner, étaient de même nationalité que leur évêque et la chose nous a été rappelée dernièrement, à l'été de 1977, lorsque les journaux nous ont appris la mort de Mgr Joseph A. Lombard, à l'âge de 93 ans. C'était le dernier survivant d'un groupe de 23 prêtres français, venus du diocèse du Gap, en Hautes-Alpes françaises.

Il semblerait donc que non seulement les professeurs du Collège de Bytown—Chevalier, Triolle et d'autres—étaient des Français mais aussi M. Alleau, premier curé de Ste-Anne et tout cet important groupe de prêtres qui arrivèrent "des vieux pays" pour apporter ici leur dévouement et aussi, il faut le dire, la perfection de leur langue. Il serait intéressant de chercher le rayonnement, dans le diocèse d'Ottawa, de cette succession de prêtres venus de Gap, à la suite du premier évêque de Bytown.

Pour revenir à la part prise par Mgr Guigues dans l'installation ici d'écoles et d'institutions pour les nôtres, il faut dire que la loi des

écoles séparées de 1863, qui fut incorporée dans l'Acte de la Confédération, garantissait l'existence des écoles catholiques dans le Haut-Canada. L'influence de Mgr Guigues fut énorme dans toutes les phases du travail pour faire adopter cette loi. Depuis le refus de Toronto de permettre à Bytown d'ouvrir en 1851 une seconde classe catholique, jusqu'à son adoption finale, le projet trouva, en l'évêque de Bytown, le plus ardent défenseur. Contre l'influence maçonnique, il avait intelligemment recruté l'aide d'un laïque, avocat de la Corporation épiscopale. "Avant l'union des deux Canadas, écrivait l'Hon. R.W. Scott, les protestants du Québec jouissaient, de par la libéralité des catholiques, du privilège d'avoir leurs propres écoles, auxquelles le gouvernement octroyait une subvention". Ce fut ce Monsieur Scott qui, député d'Ottawa, présenta, en 1860, le projet de loi sur les écoles séparées; après plusieurs défaites, le bill fut finalement adopté en 1863. Dans l'histoire de l'instruction des nôtres ici, le nom de Mgr Guigues peut paraître en lettres d'or à la première page de nos luttes pour les droits des enfants canadiens-français à étudier dans la langue de leurs ancêtres.

Ce fut Monseigneur Duhamel, successeur de Mgr Guigues, et premier Archevêque du diocèse d'Ottawa, qui prit l'initiative d'élever une statue à son prédécesseur. Deux mille dollars furent souscrits dans ce but. Elle a été élevée en 1889, oeuvre du sculpteur parisien A. Verrebut. Sur un haut socle, vêtu de vêtements sacerdotaux et la barrette à la main gauche, de la main droite l'évêque semble bénir. A l'encontre des traits de Mgr Duhamel, dont la statue se trouve de l'autre côté de la façade, ceux de Mgr Guigues reflètent la douceur de son caractère et, par son visage creusé, les misères et les luttes qui accompagnèrent son passage dans notre ville, qu'il marqua du sceau de son indomptable énergie.

Cette belle statue, la rue qui part de Sussex et va jusqu'à King Edward, et une école de la rue Murray, institution primaire qui, elle aussi, fut témoin des débuts de l'instruction des enfants canadiens-français, portent le nom de Monseigneur Bruno Guigues, premier évêque de Bytown puis d'Ottawa, de 1848 à 1874.

Comme tous les Archevêques qui, dans le diocèse d'Ottawa, ont recueilli l'héritage du premier évêque de Bytown, Mgr Guigues fut enterré dans le soubassement de la cathédrale; son cercueil se trouve dans la chapelle Notre-Dame de Lourdes où, jusqu'à la dernière rénovation, on voyait une statue de Bernadette

Soubirous, agenouillée, les mains jointes et les yeux extasiés tournés vers la Vierge de l'autel.

★ ★ ★

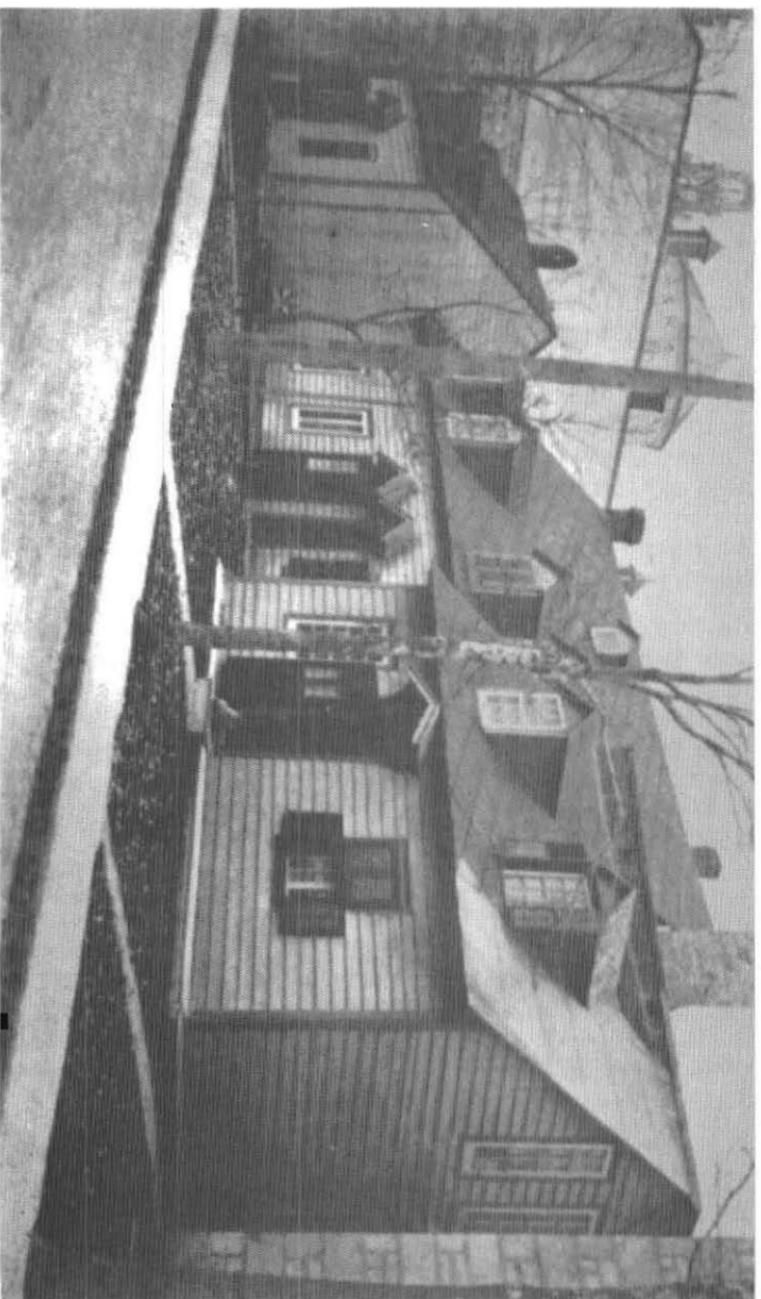
On a vu que le premier évêché du diocèse d'Ottawa où logèrent Mgr Guigues, nouvellement nommé, et ses prêtres de 1847 à 1850, fut la maison Donnelly, qui existe encore rue Sussex.

Commencé le 1er mai 1849, le long bâtiment de pierre de la rue St. Patrick, adjacent à la cathédrale, fut terminé un an après et agrandi de dix-sept pieds en 1862. L'évêque et son personnel y déménagèrent en 1850. Dès sa construction, une partie de l'évêché avait été aménagée en séminaire. En 1851, quatre séminaristes y logeaient mais cinq ans plus tard une aile du nouvel édifice du Collège de Bytown, rue Cumberland, dans la Côte de sable, fut réservée aux séminaristes, qui, d'ailleurs, ne furent pas les seuls à trouver un refuge temporaire à l'évêché puisque, lors de l'incendie de l'Académie de La Salle en 1893, les Frères y vécurent pendant quelque temps.

Aujourd'hui, la Commission de la capitale nationale a entrepris la rénovation du bâtiment vieux de plus de 125 ans et a pleinement réussi à dégager l'édifice principal de tout ce qui l'encombrait et l'alourdissait. Il a retrouvé la pureté de ses lignes, la simplicité de son architecture et la solidité que donne toujours une construction en pierre. Il se peut que ce soit Antoine Robillard qui ait fourni cette belle pierre, de même que celles qui composent les imposants bâtiments de la Maison mère des Soeurs Grises, de l'ancienne Académie de La Salle et de Rideau Hall.

L'évêché—devenu depuis longtemps archevêché—possède un tableau qui, quoique tronqué et défiguré, a une très grande valeur. C'est "La fuite en Egypte" du célèbre maître espagnol Murillo. Cette peinture fut donnée jadis à la cathédrale d'Ottawa par le Comte de Derbyshire. Elle aurait été volée, dit-on, en Espagne lors des guerres de l'Empire. On dit que la partie qui lui manque se trouve à Londres, au Musée britannique.

★ ★ ★



Les trois petites maisons de bois des Soeurs Grises.

CHAPITRE XII

1845: ARRIVEE A BYTOWN DES SOEURS GRISES DE LA CROIX

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
Le beau cèdre au riche manteau;
et, le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau!

“Poésies” d'Alfred Garneau 1836-1904, qui vécut
plusieurs années à Ottawa, étant traducteur au Sénat.

Humble début d'un prestigieux développement, fragile enveloppe destinée à s'effondrer au moindre coup de vent, l'appellation de “pâle et frissonnant roseau” s'appliquait bien, à la fin de l'hiver de 1845, à ces petites maisons de bois de la rue Saint-Patrice où, pour la première fois depuis 1826, les enfants canadiens-français allaient apprendre les rudiments de leur culture et de leur langue.

C'est par une journée de fin février 1845 qu'arrivèrent, en provenance de Montréal, six femmes intrépides qui apportèrent, dans la région pionnière, une présence bénie dont l'effet devait sans tarder se faire sentir, puisque deux semaines plus tard, s'ouvrait la première classe enseignée en français dans cette partie du territoire bordant l'Outaouais.

L'Oblat Pierre-Adrien Telmon s'était préoccupé, dès sa nomination comme curé de Notre-Dame de Bytown, du triste sort des enfants sans écoles; il y avait de modestes écoles où les jeunes Irlandais pouvaient étudier dans leur langue mais les petits Canadiens-français n'avaient pas cette chance. Depuis la fondation du village, en 1826, ils pouvaient fréquenter les classes anglaises et,

si les parents avaient quelques moyens, prendre des leçons de la seule école privée française à Bytown, celle de Zoé Masson, rue Sussex. Avec l'aide de Mgr Phelan, coadjuteur du diocèse de Kingston (Bytown en faisait partie), le Père Telmon obtint de la maison mère de Montréal que quelques religieuses viennent vers nos régions désolées, cet "enfer de Bytown" de réputation exécrable où gars de chantier et draveurs, "shiners" et orangistes constituaient une population en grande partie flottante, batailleuse.

Dans ce village de Bytown contenant quelque cinq mille habitants en 1845, les filles de Mère d'Youville apportèrent non seulement des oeuvres d'importance vitale pour aider les miséreux, les vieillards, les orphelins, les enfants abandonnés et les malades mais, surtout, pour notre survie et le développement de notre propre culture, elles apportèrent les éléments propres à donner aux petits Canadiens français d'alors, les classes où on enseignerait leur langue.

L'arrivée des religieuses, telle que relatée par Soeur Paul-Emile dans son beau livre sur Mère Elisabeth Bruyère, supérieure, se lit comme un roman, sombre quelquefois mais frappé du sceau de la plus complète abnégation.

Accompagnées du Père Telmon, six femmes se blottissent sous des couvertures de fourrures car en ce mois de février le froid est viv sur la rivière Ottawa (Soeur Paul-Emile la nomme toujours "Outaoua") sur laquelle glissent deux traîneaux. Mgr Ignace Bourget leur a fait ses adieux mais ses encouragements ne calment pas les appréhensions des Soeurs qui viennent dans un village à la réputation aussi pitoyable que l'état de ses artères boueuses et de ses cours d'eau nauséabonds. Elles sont six: Soeur Bruyère, âgée de 27 ans, la pharmacienne Soeur Thibodeau qui, pendant trente-huit ans, soignera les pauvres de Bytown, Soeur Rodriguez (M.A. Howard) et Soeur Saint-Joseph (Marie-Ursule Charlebois), ainsi que deux novices Elisabeth Devlin et Mary Jones. Toutes ces femmes sont bilingues et la fondatrice insistera toujours pour qu'il en soit ainsi.

Les religieuses passent la nuit à l'embouchure de la Petite Nation, chaudement accueillies par la famille Denis-Benjamin Papineau, puis arrivent à Bytown. Quel enthousiasme parmi la population du village! Une suite de voitures—quatre-vingt, dit-on—les rencontrent aux limites du village puis les escortent jusqu'à l'église de Bytown. Dans l'air humide, car la pluie s'est mise à

tomber, parvient aux oreilles des arrivantes, le son lointain et menu d'une cloche d'église qui sonne de toute la force de ses parois d'airain. C'est ainsi que Notre-Dame de Bytown dont les murs de pierre ont commencé à s'élever seulement trois ans plus tôt, annonce à la petite population qu'une ère nouvelle commence pour elle. La réception qui suit le Te Deum montre quelle espérance habite les cœurs de tous ces braves gens. On court, on se bouscule, on se félicite, on veut voir celles qui apportent dans les plis de leur lourde pelisse une bouffée de promesses d'avenir. Le Père Telmon qui a accompagné les Soeurs depuis Montréal participe à la joie générale. Mesdames Valiquette, Lajoie, Aumond, Bareille et Massé adressent des paroles de bienvenue et l'un des plus enthousiastes parmi les citoyens sera, huit ans plus tard, le premier maire de langue française de Bytown: Joseph-Balsura Turgeon.

Au milieu des souhaits et des marques d'affection de leurs futurs élèves, petits et grands, les religieuses reçoivent des marques plus tangibles de secours. Ainsi, le maître forgeron Thomas Brûlé offre aux Soeurs pour le clocher de leur couvent une croix de fer (on la voit au Musée du 9 de la rue Bruyère); Joseph Valiquette promet aux pauvres femmes de les chauffer pendant un an. Jean-Baptiste Lavoie se charge de leur pot-au-feu pendant trois mois. Le dénuement des religieuses est presque complet car le seul argent qu'elle possède leur vient d'une tombola organisée à leur profit à Montréal avant leur départ.

Il y avait trois petites maisons de bois dans le prolongement du jardin de l'église. Une maisonnette habitée par une vieille Irlandaise séparait deux petites maisons. Dans celle de l'ouest, qui appartient à la paroisse, les Soeurs s'installent. Ce sera ici leur couvent. Une chapelle minuscule y est promptement aménagée et, dans le clocher qui ne tarde pas à s'élever au-dessus de cette maison de poupée, une cloche, don du généreux forgeron Brûlé, viendra sonner les heures pleines de labeur et de sacrifices qui rempliront les journées des innovatrices. Voici donc la communauté bien en place et l'oeuvre commence.

Tout est à créer. La première des fondations sera l'école. A côté du minuscule couvent des Soeurs, un passage allait dans la cour où se trouvait un hangar de vingt pieds sur dix-huit. Là, le 3 mars 1845, fut ouverte la première école bilingue du Haut-Canada à l'est de Détroit où, à cette époque, existaient quelques paroisses canadiennes-françaises. Une école: deux classes. Une, de langue

anglaise, qu'enseigne Soeur Rodriguez, et l'autre, de langue française, que dirige Soeur Bruyère. Les élèves qui le peuvent payent un écu mais plusieurs sont trop pauvres.

La bénédiction du couvent et de l'école par le Révérend Telmon, que l'on a qualifié de "Père des écoles catholiques à Bytown", a lieu le 9 mars. La fanfare dirigée par Paul Favreau prend part à la cérémonie. A cette première messe, dite dans la toute petite chapelle des Soeurs, assistent, à titre d'invitées, Mesdames Aumond, Bareille et Massé qui deviendront respectivement présidente, vice-présidente et trésorière d'une association fondée peu après pour aider les religieuses: la Société des Dames de la Charité de Bytown, ancêtre de la Société Ste-Elisabeth qui existe toujours.

La bonne soeur Thibaudeau a déjà commencé à soigner les malades à domicile lorsque l'aménagement de l'hôpital, dans la maison achetée de M. Lavoie, est terminé le 10 mai 1845. Il s'agit de l'habitation jumelle du couvent des Soeurs, située du côté est, près de ce qui est maintenant la rue Parent. Le premier patient est un pulmonaire du nom de Pierre Ethier. On soigne les bûcherons dont un mulâtre qui s'est gelé un pied. Ecosais protestant, homme plein de coeur et de générosité, le docteur Van Courtlandt en est le premier médecin. A l'exemple d'un bon nombre de ceux qui prendront la relève, il soigne gratuitement la première année.

Entre le petit "hôtel-dieu" et le couvent, il y avait—je l'ai dit—une mesure habitée par une vieille Irlandaise; quelques années s'écouleront avant que les religieuses puissent acheter cette maison, qu'elles rénoveront pour y installer le pensionnat.

Les Soeurs avaient un bon voisin, l'agent d'immigration George Burke qui devint un de leurs amis.

Avec une célérité extraordinaire, sous l'énergique impulsion de Mère Bruyère qui, rappelons-le, n'a pas trente ans, les fondations se succèdent; en mai, est créée l'oeuvre des orphelins et des enfants abandonnés. Il n'est pas rare que l'on trouve des bébés dans les champs, au milieu des vaches et d'autres bêtes.

Les petits viennent avec enthousiasme s'instruire auprès des éducatrices, mais celles-ci constatent vite combien le travail sera dur car ces enfants ont été jusque-là laissés à eux-mêmes ou à peu près. La lecture du livre de Soeur Paul-Emile se révèle fascinante et montre combien, même presque totalement dépourvues de ressources, les religieuses se débrouillent. En septembre 1845,

l'école agrandie compte quatre classes. Peut-être est-ce à ce moment-là qu'un deuxième étage fut construit? Le soir, on y donne des cours de lecture pour les mères de famille et des cours d'instruction religieuse, auxquels viennent s'ajouter un an plus tard des leçons d'art domestique.

Dans le domaine hospitalier, il faut lire les détails donnés par Soeur Paul-Emile sous le chapitre intitulé "Hôpitaux". Le petit établissement ne désemplit pas. Les Soeurs doivent laver le linge au battoir des bords de l'Outaouais. A elles, peuvent s'appliquer les vers du poète:

A Bytown, je ne sais plus quand, les lavandières
Sur la pâle Rideau penchaient leurs fronts très blancs.
Les fleurs des cerisiers contemplaient les chalands
Qui fuyaient vers les quais noirs des cités altières.

"Plages" de Jean Ménard, 1962. Ce délicat poète passa toute son existence dans la ville où il était né en 1928 et où il mourut quarante-huit ans plus tard.

Bientôt, une installation permettra aux Soeurs de laver le linge dans leur minuscule hôpital.

La même année, en avril, a lieu l'érection canonique de la petite communauté.

À la fin de 1845, 238 élèves fréquentent l'école; 47 d'entre eux ne peuvent payer l'écu demandé mais ceux fournis par les parents des autres élèves permettent aux Soeurs de survivre, d'autant plus qu'elles confectionnent des vêtements sacerdotaux, brodent, cousent et lavent afin de pouvoir continuer leur oeuvre; aucune aide gouvernementale ne leur est fournie. A cette époque, la modeste école a plus d'élèves des deux langues que toutes les autres écoles de Bytown réunies.

S'imaginer-t-on que toutes ces oeuvres bénéficient, au moins, d'un environnement plaisant? On se tromperait joliment car, en 1845, Bytown est un village de boue. "Dans la Haute et la Basse ville, le terrain est sillonné de petits cours d'eau paresseux qui forment de nombreuses mares." Les rues Rideau, Wellington et Sparks sont des sentiers battus par la semelle des piétons" raconte Soeur Paul-Emile. On s'émerveille à la pensée qu'une douzaine d'années plus tard le village deviendra capitale du pays...

Le 22 février 1846, Mère Bruyère reçoit la visite d'un inspecteur protestant, M. Hamnett Pinhey dont le nom sera familier à mes lecteurs. De cette visite découle, à partir de 1847, une allocation, minime il est vrai, de la part du gouvernement. Aux enseignements de l'école primaire, on ajoute vers ce temps-là des leçons d'arithmétique commerciale et de tenue de livres, ébauche d'un programme d'études secondaires.

A force d'économies et avec l'aide de citoyens charitables, les Soeurs achètent de l'Ordonnance, le 15 décembre 1846, six lots doubles situés entre les rues Bolton. Il semble y avoir eu alors deux rues nommées Bolton; l'une gardera le nom tandis que celle qui nous occupe s'appellera ensuite Nunnery puis Water et, finalement Bruyère.

Les lots sont destinés à l'érection d'un hôpital et c'est pourquoi les hommes d'affaires évitent de faire concurrence aux religieuses en la matière.

Quoique les Soeurs se rendent compte de l'exiguïté de leurs locaux de la rue St. Patrick, quelques années s'écouleront avant qu'elles puissent s'installer sur les terrains qui leur appartiennent maintenant.

La question des émigrés irlandais donne lieu, chez le lecteur, à de pénibles réflexions. A cette époque, il y avait des hangars situés au bas de la rue Sussex, près de la rue Cathcart, abritant les émigrés pauvres ou malades. On peut se demander pourquoi les citoyens à l'aise—car il y en avait plusieurs alors à Bytown—ne s'occupaient pas de ces malheureux? Peut-être faut-il se rappeler que ces gens devaient être assez nombreux ici et qu'ils ne constituaient pas l'élément de la population qui avait la faveur des Anglais et des Ecossais? Toujours est-il que les Soeurs durent entrer dans ces réduits misérables pour soigner, avec répugnance mais charité, ces pauvres gens sans foyer et argent, rongés souvent par la vermine. L'Agent d'Immigration Burke et le docteur Van Courtlandt obtiendront finalement du gouvernement que les Irlandais malades soient soignés à l'hôpital même.

Voici 1847 et le terrible typhus, une des pires épidémies qui ravagèrent tout l'est du pays. Plusieurs milliers d'immigrants irlandais, déjà atteints à leur arrivée à Québec, sont dirigés vers nos rives. Quelle misère! Les barges amènent au canal Rideau de pitoyables groupes dont les moins malades sont gardés sous les abris le long du canal tandis que les autres sont acheminés vers un

bâtiment érigé en toute hâte par le gouvernement, rue Bruyère, près de la rue Sussex. C'est l'Hôpital des émigrés qui sera remplacé, en 1866, par l'Hôpital général.

Les religieuses se dévouent et soignent ces malheureux et la population tout entière fait de même. Des neuvaines continuelles se font pour le retour à la santé des dix-sept religieuses, sur vingt et une, et du Père Molloy. Tous sont malades du typhus. Pendant que les Soeurs oeuvrent à l'Hôpital des émigrés, les Dames de la Charité se dévouent en s'occupant des malades, des orphelins et des pauvres de la rue St. Patrick. Les ravages faits par l'épidémie se prolongent tout l'été mais, finalement, la maladie diminue d'intensité et l'automne voit renaître l'espoir.

Pendant ce temps, les Soeurs ont perdu leur ami et protecteur, le bon Père Telmon. La cathédrale a maintenant un évêque en la personne de Mgr Bruno Guigues qui, à son tour, deviendra la providence des religieuses car il suivra les développements de leur oeuvre avec beaucoup de sympathie et nulle initiative de leur part ne le laissera indifférent. Un de ses premiers gestes est de faire don aux soeurs du prix de l'Hôpital des émigrés que M. Burke leur a cédé en août 1847.

L'épidémie a laissé de nombreux petits orphelins dans la région. Mgr Guigues demande à la communauté irlandaise de s'occuper d'eux et une partie de l'Hôpital des émigrés est consacrée à cette oeuvre.

Les écoles ont été fermées pendant la période la plus intense de la maladie bien que en juin les parents des deux langues aient été conviés à une fête à l'école pour qu'ils s'assurent des progrès faits par leurs enfants.

La mesure qui s'élevait entre le petit hôpital et le couvent devient la propriété des Soeurs en 1848; la rénovation commence et, au début de 1849, un pensionnat est installé. Le Père J.F. Allard est nommé aumônier et dix-huit pensionnaires forment le noyau de cette école d'études secondaires. Grâce à l'amabilité des Soeurs Grises, la liste de ces premières grandes élèves m'a été transmise et la voici: Honorah Maloney, Julia Brophy, Eusébie Sauvé, A. Fréchette, Sarah Eastman, Louisa Perkins, Philomène Barrette, Sarah et Agnès McArthur, Léocadie Leblanc, Elisabeth Whitty, Mary Cullin, Abigail McGory, Agnes et Jessie Leckie, A. Pinard, Mélina Robillard, Mathilda Campbell. Les six jeunes filles de langue française et aussi Mathilda Campbell sont mentionnées

dans la Deuxième partie de ce livre.

L'ouverture du pensionnat avait pour but, entre autres, d'apporter de l'aide financière aux religieuses qui se trouvaient dans un état pécuniaire assez précaire, d'autant plus qu'il leur fallait amasser des fonds pour construire ailleurs un bâtiment pouvant loger leurs oeuvres multiples.

Afin que les jeunes filles trouvent des enseignantes compétentes, les religieuses se mettent à suivre des cours d'instruction religieuse, d'histoire, de géographie, de mathématiques, de littérature et de composition. Jusqu'à mars 1850, la tâche de professeur sera remplie par le Père Allard et, après, par le Père Auguste Brunet.

En 1848, Monseigneur Guigues fonde le Collège de Bytown auquel est attachée une école primaire. Voilà donc les garçons aussi bien pourvus que les filles. L'intérêt du prélat pour l'oeuvre des Soeurs Grises ne ralentit pas cependant. Il demande un octroi pour l'école paroissiale qui reçoit de six à huit dollars par mois pour plus de cent enfants.

Le gouvernement exige que les religieuses démontrent leurs capacités en pédagogie. Soeur Paul-Emile relate l'examen cocasse que fit subir, aux trois religieuses, ce qu'elle appelle l'aréopage, composé de trois inspecteurs anglais. Dépités de trouver que les Soeurs parfaitement bilingues répondent sans hésiter à leurs questions, de guerre lasse ils les interrogent sur les données d'Aristote. La philosophie n'est pas le fort des trois institutrices, elles qui enseignent les rudiments de la langue à des petites qui, pour la plupart, ont appris tout ce qu'elles savent sur les genoux de leur mère. Après cette pénible épreuve, Mère Bruyère décide que les enseignantes prendront des leçons de philosophie; le Père Allard est leur premier professeur.

Que de chinoiseries ne subissent-t-elles pas! Elles devront éventuellement enseigner à plus de deux cents enfants mais le salaire d'une seule religieuse sur quatre sera payé par le Bureau des syndicats des écoles publiques sur lequel siègent deux catholiques mais aucun Canadien français.

Les Archives nationales du Canada conservent une lettre écrite par le Juge de paix J.B. Turgeon à Lord Elgin, Gouverneur général. Dans cette lettre, écrite en anglais, Turgeon fait remarquer que, dans une ville dont le tiers est canadien-français, le Bureau des

écoles communes (publiques) ne compte pas un seul représentant de ce tiers.

Il demande que des certificats d'enseignement soient délivrés à Ciprien (Cyprien) Triol (Triolle)¹ et à (Soeur) Marguerite Rivet, dont les classes sont déjà très achalandées. Une lettre de recommandation de la part de l'évêque de Bytown, Mgr Bruno Guigues, est incluse.

C'est Egerton Ryerson, ministre méthodiste et, depuis 1846, Surintendant de l'éducation au Haut-Canada, qui se charge de répondre "à la Normande" vous allez voir! Il dit que les personnes mentionnées ne sont pas, autant qu'il sache, des étrangers, donc elles n'ont pas besoin de certificats pour enseigner. D'autre part, continue-t-il, il croit comprendre que cette demande de certificats sous-entend une demande d'aide qui viendrait des fonds des écoles communes de Bytown. Si cela est, il informe Turgeon que le Bureau déjà en place a le dernier mot sur le sujet.

Comme les syndics refusaient de payer des instituteurs de langue française, voilà en blanc et noir, une fin de non-recevoir, pure et simple².

Pendant, à l'automne de la même année, le Bureau jugea nécessaire de mettre de l'eau dans son vin; M. Mignault (pourquoi pas M. Triolle?) et Soeur Rivet furent charitablement admis parmi les douze instituteurs choisis pour enseigner dans la petite ville de Bytown.

Soeur Paul-Emile nous informe que, en 1849, les écoles dites communes avaient trois classes de français sous la direction de M. Mignault avec trois religieuses dont une seule (Soeur Rivet) était payée.

Deux ans plus tard, les Syndics engagent Soeur Hagan pour enseigner à des élèves des deux langues; Mère Bruyère donne gratuitement deux autres enseignantes pour les 172 enfants qui se présentent. Trois ans s'écoulent et quatre religieuses enseignent, une seule étant payée par le Bureau. Il faudra attendre 1855 au moment où, enfin, le docteur Cléophas T. de Beaubien et J.-B. Turgeon sont élus syndics pour que la situation s'améliore.

¹ Cyprien Triolle (voir ce nom dans la Deuxième partie)

² Grand admirateur de Ryerson, Arthur Godbout l'appelle, cependant, "l'esprit le plus libéral de son temps".

Revenons à l'année 1848. Le pensionnat n'est pas aussitôt inauguré qu'il faut se rendre à l'évidence que les établissements sont trop exigus, d'autant plus que des jeunes filles de Bytown entrent au noviciat des Soeurs. L'une des premières est une demoiselle Hagan (Soeur Thérèse de Jésus), fille d'un instituteur d'école privée, rue Murray. Une autre est la fille du généreux marchand, M. Lavoie qui avait construit, en 1841, la maison de bois qu'il vendit aux Soeurs et qui deviendra le premier hôpital. Cet homme charitable avait offert aux Soeurs de les aider mais son plus beau don fut sa fille Eléonore née à Bytown en 1830, entrée au noviciat à 15 ans en novembre 1845. Une autre fut Soeur Léocadie Dubé qui, née à Montréal, arriva au noviciat de Bytown en 1846. Une nièce de Monseigneur Phelan dut apprendre le français avant d'être acceptée dans la communauté durant les premières années de l'installation du couvent. On dit que la fille de l'institutrice Zoé Masson entra chez les Soeurs. Je n'ai pas retrouvé son nom parmi les postulantes de ce temps-là. Les Soeurs Espérance Rivet (arrivée de Montréal en mai 1845), St-Pierre et Leblanc constituent d'autres recrues.

Toujours est-il que l'école, le couvent, le pensionnat et l'hôpital devaient, sans tarder, être logés dans de nouveaux locaux. On construira donc sur les lots achetés quelques années plus tôt. Aussitôt ce projet décidé, les dons affluent et le premier est celui de Mgr de Bytown qui donne \$400.00 suivi de celui, pour la même somme, de Mgr Phelan.

L'édifice projeté aura deux étages de pierre et un troisième en bois. Une aile donnera rue Sussex, une autre rue Nunnery (nom qui date, je suppose, de 1850, lorsque les Soeurs vinrent s'y établir; elle est indiquée sous ce nom sur une carte de 1858). Bien que les religieuses se proposent d'accueillir des pauvres et d'y avoir des salles de malades, le projet est violemment critiqué par quelques citoyens protestants qui se plaignent que le terrain a été obtenu parce qu'il devait servir à un hôpital. Les protestations s'échelonnent tout au long de 1849 mais, finalement, la pierre angulaire est bénite par Mgr Guigues en mai 1849. En août, on place au-dessus de l'entrée principale une pierre où est gravé un grand M, entrelacé d'un V.

En mai 1850, la maison est prête. Des cérémonies marquent les adieux de la communauté au berceau de leur oeuvre "la chère petite maison blanche du Père Telmon" dit Soeur Paul-Emile. Leur coeur est lourd de ce départ car que de souvenirs s'attachent à ces

fragiles murs de bois, témoins de tant de veilles, d'efforts silencieux, de prières et de rêves.

Que reste-t-il de ces années où la pauvreté voisinait avec les projets audacieux, où pour la première fois les petits Canadiens français purent enfin balbutier leur alphabet dans la langue de leurs pères?

Le musée rue Bruyère garde précieusement un dessin très précis fait par Soeur Paul-Emile, montrant côte à côte le premier couvent où logent les religieuses, la petite école au fond d'un passage, le premier pensionnat inauguré en 1848 et le premier hôpital, bien modestes constructions mais si chargées de souvenirs consolants et douloureux à la fois! Le musée est une véritable mine de renseignements et présente un ensemble d'émouvants souvenirs, parfaitement bien conservés et étiquetés. Là, on retrouve la cloche au nom de Pierre-Roch-Amable et la croix données par M. Brûlé, le bénitier, le reliquaire et la grande niche en bois doré de la petite chapelle de la rue St. Patrick, objets sculptés par le Père Telmon lui-même. Une gravure de cette petite chapelle montre, à gauche de l'autel, une belle Vierge dans une niche. La voici, ici, dans ces coins et recoins où les objets étiquetés "Fondation" évoquent tout ce passé merveilleux. Il y a là également la planche du premier réfectoire, la patène de la première messe dite par le Père Telmon le 9 mars 1845, le bureau où travaillait l'abeille vigilante en charge du petit groupe d'abeilles tout aussi industrieuses. On retrouve le scapulaire de Mère Bruyère, ses objets de piété, une mèche de ses cheveux. Bien astiquées et sans un grain de poussière, d'anciennes chaises apportées de Montréal et aussi le coffre en bois qui accompagnait les Soeurs, et des livres, et bien d'autres choses, tous datant de cette époque reculée et ayant tous été installés dans les petites maisons de bois.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme

Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

dit le poète et ces vers nous accompagnent dans un lent cheminement vers le passé, quelquefois embelli par des objets spécialement une bourse, magnifiquement brodée par les doigts de fée de Soeur Julie-Zélie Grison qui fut l'une des premières élèves des Soeurs en 1845 et qui entra au Noviciat à 16 ans en 1850. Promenade nostalgique, certes au milieu de tous ces objets évocateurs mais, pour qui a lu le livre de Soeur Paul-Emile, voici la preuve palpable des modestes débuts des Soeurs Grises dans ce petit bourg de Bytown, tels que décrits par la remarquable historienne.

L'autre jour, en flânant, je suis remontée la rue Saint-Patrice vers l'ouest pour essayer de retrouver quelques traces de ces petites maisons de bois qui, paraît-il, existaient toujours vers 1925. Il nous reste d'excellentes photos de ce berceau des institutions qui marquèrent ici le début de l'instruction des nôtres, le premier hôpital et le premier pensionnat.

On sait que ces modestes logis existaient en 1845 puisque les Oblats y habitaient avant la construction de l'évêché et qu'ils quittèrent les lieux pour que les religieuses y trouvent place avant qu'elles puissent s'installer dans une des trois maisons avoisinantes. C'est donc dire qu'il y avait, en réalité, quatre habitations. Ce quatrième logis, habité brièvement par les religieuses, fut démoli, nous dit Jules Tremblay, et remplacé par une construction en béton où la chorale de la Basilique se réunissait pour ses répétitions.

La maison qu'avait construite M. Lavoie en 1841 fut occupée par le petit hôpital, puis démolie et remplacée par la demeure du Dr Lorenzo J. Lamy, certainement avant 1921 puisque M. Tremblay mentionne ce fait³.

Les numéros 165 et 167, c'est-à-dire les maisons qui abritèrent le couvent avec sa chapelle et, à côté, le pensionnat, furent restaurées et habitées jusqu'à leur démolition après 1925.

Il semble que les religieuses furent longtemps les propriétaires de ces maisons, peut-être jusqu'à leur démolition. J'ai lu quelque part que, le 18 janvier 1851, les membres de la Société de Tempérance tinrent une soirée dans l'école attachée "au vieux couvent". L'évêque de Bytown y était et on s'amusa ferme, "sans whisky" il va sans dire...

Ces modestes maisons servirent donc d'habitation ou de bureau pendant plus de soixante-quinze ans. Ainsi, un journal annonce, en 1867, que J.P.M. Lecourt, architecte et ingénieur civil, tient bureau "in the Old Grey Sisters convent, on the north side of St. Patrick street near the Bishop's palace".

Ce fut dans "la maison aux parements verts" comme l'appelle Jules Tremblay⁴ que naquit, le 23 avril 1866, du mariage de Jean-Baptiste Mayrand, maître de poste au Sénat pendant la session, et de sa femme née Caroline Williams, un enfant promis à une haute

³ "L'hôpital général d'Ottawa" Jules Tremblay, 1921

⁴ "Historique de la paroisse Ste-Anne" Jules Tremblay, 1925

destinée. Il deviendra un des prêtres les plus distingués et les mieux connus de la ville, Monseigneur Joseph-Alfred Mayrand, curé de la paroisse Ste-Anne de 1903 à 1949.

Il était dit que le saint sacrifice serait encore célébré sous l'humble toit de l'ancien couvent car, de 1887 à 1900, les Soeurs du Précieux Sang y habitèrent "et changèrent les parements verts en parements rouges" dit l'historien Brault. Une pieuse jeune fille venait souvent prier dans leur petite chapelle; c'était Eléonore Potvin, née à Angers en 1865 et qui vivait chez sa tante à Hull; elle entra finalement au Monastère du Précieux Sang à Toronto d'où elle dut se retirer après deux ans à cause de sa santé débile. Ménagère du curé de Masson, l'abbé Mangin, ce fut avec ce saint prêtre et sous le nom de Mère Marie-Zita de Jésus, qu'Eléonore Potvin fonda, en 1895, les Servantes de Jésus-Marie dont le couvent existe toujours à Hull près des rives de l'Outaouais. Elle mourut le 30 mai 1903 à l'âge de 38 ans.

J'ai eu quelque difficulté à situer l'emplacement de tous les petits édifices dont j'ai parlé plus haut, avant de me rappeler que, à ce moment-là, la rue St. Patrick partait de la rue Sussex et descendait, sans interruption, jusqu'à la rue Dalhousie. La rue Parent ne fut tracée que plus tard.

Aujourd'hui, il ne reste absolument rien de ces humbles débuts, pas même une plaque qui rappelle leur importance pour les nôtres. Pendant quelque temps, probablement de la fin des années Vingt jusqu'à il y a une dizaine d'années, un solide bâtiment de pierre avait été élevé sur ces emplacements pour loger les "petites Soeurs" qui s'occupaient de la Cathédrale et de l'Archevêché. L'édifice a également disparu pour donner à l'Evêché construit il y a 125 ans l'aspect qu'il avait lors de ses débuts.

Un gros mur de pierre prolongé par une haute clôture en fer forgé entoure un parc de stationnement pour voitures... C'est tout ce qui reste après 132 ans!

★ ★ ★

Revenons à l'année 1850. Le cortège de notables, de bienfaiteurs et d'amis ainsi que les élèves qui, au son de la fanfare, ont accompagné l'évêque de Bytown, les religieuses et les postulantes, des petites maisons de la rue St. Patrick au beau bâtiment de pierre de la rue Sussex, se sont retirés et voici, le

lendemain, un cortège moins impressionnant qui se met en branle. Il s'agit d'une suite de brouettes et de charrettes qui transportent les meubles et effets des religieuses et de leurs pensionnaires vers le nouveau logis qui a été béni par Mgr Guigues. Il a également tracé le signe de croix sur une statue de Saint Joseph qu'avait envoyée Mgr de Mazenod et qui est encore gardée précieusement au Musée de la maison mère.

Le Père Allard, chapelain de la Communauté, dira la première messe dans la chapelle au troisième étage de l'immeuble.

C'est ce même Père Allard qui construit, à l'automne de 1850, les cadrans solaires qui, depuis ce temps, ont fait preuve d'une exactitude sans reproche. Lucien Brault nous informe que ce sont les premiers cadrans solaires muraux faits en Amérique du Nord.

Le 18 février 1850, Monsieur Joseph Casavant, de la célèbre firme des constructeurs d'orgues de St-Hyacinthe, arrive à Bytown pour l'installation de l'orgue de la cathédrale mais aussi de celui que les religieuses veulent pour leur chapelle. L'artiste offre à Mère Bruyère de lui en faire un, à condition qu'elle lui laisse un atelier au dernier étage de la maison mère et qu'elle donne le couvert et le blanchissage à lui et à ses deux aides. Il fait ce don généreux, confie-t-il, pour que le Ciel (et les prières des religieuses, je suppose) voient à réaliser les désirs de son coeur, car il est encore célibataire.

Lorsque, en juin 1850, les Soeurs s'installent dans leur nouvelle demeure, la construction de l'orgue est déjà en bonne voie. M. Casavant fait un voyage à St-Hyacinthe et en revient avec une jeune épouse. Ce fut dans la petite maison de bois de la rue St. Patrick, là où les Soeurs ont eu des débuts si modestes, que le jeune couple passera le soir de son arrivée ici. L'orgue des religieuses fut béni par Mgr Guigues en juin 1851, jour de la Fête-Dieu.

Puis-je insérer ici une note toute personnelle? La jeune fille que Joseph Casavant épousa, le 19 juin 1850, à St-Hyacinthe, s'appelait Marie-Olive Sicard, fille de Joseph Sicard et de Françoise LeBrodeur. Elle était probablement de la famille Sicard de Carufel, donc une petite cousine à moi puisque ma grand-mère maternelle s'appelait Octavie Sicard de Carufel.

Ainsi, à partir de 1850, élèves et pensionnaires étudieront à la maison mère que les Soeurs ont fait construire rue Sussex.

En 1854, le nombre des enfants dépasse deux cents élèves. Une forte agitation politique se fait en faveur des écoles séparées. En 1855, Joseph-Balsura Turgeon, ancien maire de Bytown et le docteur C. de Trottier Beaubien qui ont réussi à se faire élire syndics des écoles, informent Mère Bruyère que le bureau consent à payer une deuxième religieuse pour les petites Canadiennes françaises, mais les luttes sont dures. Les catholiques forment, cependant, les deux tiers de la population d'Ottawa, les Canadiens français en constituant le gros tiers.

Les Soeurs continuent à soigner les malades, tant dans leur propre maison mère que dans l'Hôpital des émigrés qui ne sera remplacé par l'édifice actuel qu'en 1866, ayant été commencé cinq ans plus tôt. Le premier patient en est le Père Gigoux qui sera, plus tard, conseiller spirituel au Couvent de la rue Rideau. Le docteur Van Courtlandt, homme charitable s'il en fut, doit se retirer petit à petit et le docteur Beaubien devient médecin de l'hôpital de 1861 à 1877.

Sur le même plan que la maison mère et reliée avec elle par une aile, une grande bâtisse de pierre sera construite en 1867, au coin de la rue Cathcart et de la rue Sussex. Ce sera l'Orphelinat St-Joseph, fondé par Soeur Thibodeau, abeille prodigieusement active de cette ruche elle-même débordante de vie. L'orphelinat existait, de fait, depuis 1845 car, dès le début de leur séjour ici, des orphelins vivaient chez les Soeurs, rue St. Patrick. D'autre part, l'hospice St-Charles sera fondé en 1871 (J. Tremblay place cette fondation cinq ans plus tôt) par Soeur Lavoie, Soeur St-Joseph et Soeur Campagnat. Les docteurs Robillard et St-Jean donnaient leurs soins gratuitement.

Le gouvernement ne tarde pas à réquisitionner l'hôpital des Soeurs, nouvellement terminé, pour y loger des soldats. On craint une invasion des Féliens et déjà l'ancien Collège de Bytown et aussi un vieil hôtel, coin Sussex et York, ont été retenus pour l'armée. Pendant trois ans, les malades seront donc soignés dans un immeuble érigé à la hâte dans l'ancien jardin de la maison mère, rue Water.

Les initiatives se succéderont à un rythme rapide. Les Soeurs Grises fonderont des couvents tout autour d'Ottawa; en 1869, viendra le Pensionnat de la rue Rideau, puis l'Académie d'Youville, rue Water, et bien d'autres.

Mère Elisabeth Bruyère meurt, entourée du regret général, en 1876 après une vie si remplie que l'on se demande comment cette femme remarquable eut le temps de donner le souffle de vie à tant d'oeuvres diverses et de fondations qui, créées dans le cerveau inventif de ce chef énergique, dispersa le faisceau de nouvelles communautés aux quatre coins de la province et même au-delà.

Cette digne fille de Mère d'Youville fut enterrée au cimetière Notre-Dame mais, en 1966, Mgr Lemieux, archevêque d'Ottawa, présida à la translation des restes dans une petite chapelle de la maison mère où ils reposent dans un sarcophage de marbre. Depuis 1876, le coeur de la fondatrice avait été conservé à la maison mère dans une urne de cristal à l'intérieur d'une espèce de tabernacle dont le panneau intérieur était peint. Le coeur de Mère Bruyère est maintenant dans une urne de marbre, placée au haut du cercueil tandis que le Musée possède le beau tabernacle qui le contenait auparavant.

Le sol de la chapelle devant le cercueil est creusé d'un oeil rond; sous le verre, on peut voir le voile brun de Mère Bruyère. Lorsque la tombe du cimetière Notre-Dame fut ouverte en 1966, quatre-vingt-dix ans après le décès, on retrouva avec un profond étonnement, le long voile parfaitement préservé, avec un tissu intact. Miracle? Je ne serais pas la dernière à y croire ...

La compagne des premiers jours, Soeur Thibodeau mourut à Ottawa en 1883 à l'âge de 71 ans. A ses funérailles, le 14 mars, une très grande assistance rendit hommage à l'admirable religieuse. Les coins du poêle étaient tenus par A. Pinard, A. Boucher, A. Champagne, A. Gravelle, l'Hon. R.W. Scott et d'autres. Les docteurs St-Jean et Valade suivaient. Le "Citizen" rendit hommage, à cette occasion, à la bonne religieuse et rapporta que les enfants de l'Orphelinat St-Joseph suivaient en grand nombre le cercueil de leur bienfaitrice.

Des quatre religieuses qui formaient le premier groupe de fondatrices, seules Mère Bruyère et Soeur Thibodeau vécurent et moururent à Ottawa, Soeurs Rodriguez et Charlebois retournèrent éventuellement à Montréal.

J'ai dépassé les limites de ce présent volume qui voulait suivre les développements de Bytown jusqu'à 1855 seulement. Plus tard, je parlerai de l'intense développement de la ville pionnière elle-même mais j'ai voulu anticiper ici en donnant à l'oeuvre des Soeurs Grises, oeuvre qui continuera à grandir, un peu de continuité dans les années qui suivent celle où Bytown devient Ottawa.

CHAPITRE XIII

L'ENFER DE BYTOWN—PETER AYLEN—JOS MONTFERRAND

C'était un terrible pays
Où le droit céda à la force;
Les horreurs du régime et ses charivaris
Rendaient Bytown fameux comme un coin de Corse
(Vers de Benjamin Sulte, envoyés par lui à Francis X.
Audet. Sulte vécut à Ottawa de longues années, et y
mourut)

Si, d'une part, les conditions d'hygiène de ce couloir de l'Outaouais étaient déplorables, il y avait, d'autre part, un autre motif aussi grave qui donnait, au village naissant, une réputation exécrationnelle, car Bytown était connu par tout le pays.

Tout était prétexte à des batailles entre draveurs, hommes de chantier, Irlandais, Orangistes, Canadiens, gens de race différente, de religion différente. On se colletait et le sang coulait. La période la plus dure fut celle qui vit le règne de Peter Aylen et de ses shiners (chêneurs, disent certains historiens), règne qui dura de sept à huit ans.

Lorsque les hommes de chantier arrivaient des forêts du nord où ils avaient été privés de boissons enivrantes et de la compagnie des femmes pendant de longs mois, ils ne se conduisaient certes pas de façon recommandable et, même, leur comportement relevait d'un désir monstrueux de défoulement. Le whisky qui coulait à flot était, pour ces gens rudes un moyen de se remettre d'aplomb. Remarquez que la moralité douteuse des bûcherons et des

draveurs n'était guère pire que celle des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le "character book" du gouverneur George Simpson, écrit en 1832, donne des détails savoureux sur ceux qui prenaient femme ou femmes "à la mode du pays".

A ce moment-là, l'administration de Bytown se faisait à partir de Perth. Les criminels avaient beau jeu de s'échapper pendant le long trajet et, souvent, leurs amis s'ingéniaient à bernier les constables¹.

A cause des conditions lamentables et des nombreux vols, batailles et autres méfaits, ainsi que du refus du Gouverneur de prêter l'aide de la milice qui était toujours stationnée au haut de la Colline, les habitants formèrent, en 1835, la "Bytown Association for the Preservation of the Public Peace" avec un grand nombre de braves gens armés de bâtons et baptisés "constables spéciaux" pour la circonstance. Ils allaient par les rues sombres, le village étant à peine éclairé à l'huile de baleine et la forêt envahissant tous les coins. Leur rôle était de protéger le citoyen paisible qui, sans cette protection, n'aurait pas osé vaquer à ses affaires même en plein jour car la terreur régnait, provoquée par les Shiners. Dans son "Early Life in Upper Canada", Edwin G. Guillet dit que ces Irlandais constituaient l'élément le plus criminel de la population. Il décrit leurs forfaits et termine, en disant: "Presque tous les Shiners importants furent pendus, assassinés ou souffrirent une mort violente ce qui fut un bienfait car la justice n'était pas expéditive".

Tous les shiners étaient des émigrants, des "Uripiens" comme disaient les Canadiens, tandis que ces derniers étaient qualifiés par leurs ennemis de l'appellation quelque peu mystérieuse de "Kenocks".

Avec le recul de l'histoire, les squelettes que cache la famille sortent des placards et un de ceux-ci a été violemment retiré de sa cachette en 1964 par Miller Stewart qui consacre un chapitre de l'amusant livre "Flamboyant Canadians" au roi des Shiners, Peter Aylen.

A propos d'une étrange conspiration du silence qui existe chez les écrivains de langue anglaise en ce qui concerne les exploits et

¹ On était loin de St John N.B. où, en 1824, un garçon de 18 ans fut pendu pour avoir volé ... 25 sous.

les crimes de ce Peter Aylen et de son entourage d'Irlandais, il dit: "Aussi récemment que 1947, la "Irish Benevolent Society of Ottawa" présenta une pétition au Conseil de ville demandant que l'on ne donne plus aux distingués visiteurs, l'excellent livre de Lucien Brault (1946) sur Ottawa, parce qu'on y mentionne, brièvement il est vrai, les batailles engendrées par les Irlandais, combats sanglants souvent qui causèrent la mort de plus d'une cinquantaine d'individus et qui durèrent de 1828 à 1843 à peu près."

Stewart n'est pas doux pour ces Shiners qu'il appelle "des bandits de la pire espèce" coupables de crimes multiples, dont les moindres n'étaient pas de mettre le feu aux maisons, de torturer les bêtes appartenant à leurs ennemis, de battre les femmes, de tuer en lançant des pierres, et d'autres actions aussi criminelles.

Peter Aylen était un émigrant venu d'Irlande en 1815. Il se lança dans le commerce du bois, épousa la fille du pionnier William Thomson, occupa une splendide maison chemin de Richmond (maintenant la Canadian Bank Note Co.) Il était déjà riche et influent lorsque les Irlandais batailleurs, simples manoeuvres au creusage et tous venus d'Europe, étant sans travail, Aylen se mit à leur tête afin de se servir d'eux pour obtenir le contrôle politique et économique de la vallée de l'Outaouais qui promettait de riches récompenses à ceux ayant de l'ambition et peu de scrupules. A ce moment-là, les employés des compagnies de bois des forêts de l'Outaouais étaient surtout des Canadiens français. Ross dit qu'il s'agissait donc pour Peter Aylen de les terroriser lors de leur passage à Bytown, pour leur enlever le goût de vivre dans des parages aussi dangereux.

Il fit donc tout en son possible pour mousser l'ambition et la haine des Shiners envers tout ce qui était non seulement de langue française mais tout spécialement ce qui relevait de l'autorité et c'est ainsi que le Juge Baker était une de leur cible préférée, de même que ceux qui représentaient les forces municipales. Bytown devint un lieu de terreur et les citoyens devaient se déplacer en groupe pour pouvoir se défendre.

Finalement, craignant que le bruit de ce "village d'enfer" ne parvienne aux oreilles de ceux qui devaient désigner la future capitale, on imagina un stratagème. Les Shiners ne seraient plus engagés à partir des limites du Haut-Canada vers l'est et, de plus, on ne permit à aucun radeau, propriété de Peter Aylen, de traverser

“la frontière” entre les deux provinces... Cette sorte de blocus eut un effet magique et, petit à petit, les Shiners perdirent leur influence.

Peter Aylen ne fut jamais puni. Père de six fils, tous influents plus tard dans la vie, il vécut dans la ville d'Aylmer jusqu'à sa mort, riche et respecté. Un de ses fils avait épousé une fille de Charles Symnes, fondateur d'Aylmer. J'ai lu quelque part qu'à l'occasion du don fait par Symnes de deux arpents de terre pour bâtir l'église d'Aylmer en 1840, Peter Aylen fut choisi comme syndic.

L'historien Harry Walker défend les méthodes employées par Aylen. Il dit que ce garçon qui vint au Canada comme “cabin boy” sur une frégate britannique, devint “Roi des shiners” parce qu'il employait un grand nombre de draveurs, sans peur. Il fustige l'auteur de “Flamboyant Canadiens” pour n'avoir pas pris en considération le fait que Bytown était un village frontalier, excusant toutes méthodes employées pour réussir.

Ici, se place l'histoire de Montferrand qui, dit Benjamin Sulte, “a symbolisé la force dans un règne de force”.

Montferrand descendait d'un soldat de l'armée de Lévis nommé François Favre dit Montferrand. Escrimeur de première force, doué d'un physique de lutteur, cet ancêtre mourut à 90 ans, laissant plusieurs enfants dont un fils François-Joseph, doué lui aussi d'une grande force physique et dont la femme possédait également une vigueur peu commune. De ce couple extraordinaire naquit, en 1802, Joseph.

Très grand de taille, beau de visage, blond aux yeux bleus, élégant de manières, poli avec les dames, il était fort comme un boeuf. Il devint chef de chantier dans les forêts de l'Outaouais. Excellent chrétien, il était de caractère doux mais comment ne pas défendre les siens, rudes travailleurs certes, en butte à d'interminables tracasseries de la part de ceux qui avaient la haine de tout ce qui était français, en particulier les Irlandais, les Shiners. De fait, d'après Sulte, les Irlandais catholiques se rangeaient souvent du côté des Orangistes. De toute façon, le but de ces batailles était principalement d'éloigner les Canadiens du travail d'exploitation des forêts. Montferrand vit la nécessité de s'instituer défenseur des siens. Avec calme, cet homme habituellement courtois, fit table rase en plusieurs occasions. Il ne craignait personne. Sa force herculéenne était extraordinaire. En 1829, seul en face d'environ 150 Shiners, il fit un joli massacre parmi ce beau

monde, se servant de l'un d'entre eux pour faire virevolter les autres. Plusieurs tombèrent dans le gouffre des Chaudières car cet exploit se passa entre Hull et Bytown, théâtre des meilleurs coups de Montferrand.

Benjamin Sulte a consacré plusieurs articles à cet homme extraordinaire et Lucien Brault a relaté quelques violentes rencontres. Pour remercier une aimable hôtelière de lui avoir permis de se restaurer sans avoir sur lui de quoi payer, Montferrand laissa sa carte de visite qui fit la fortune de l'endroit. Extrêmement souple, le beau gars s'éleva vers le plafond d'un vigoureux coup de jarret et marqua les poutres du plafond des clous de sa botte.

On a beaucoup écrit sur ce fameux coup de botte de Montferrand et l'endroit où il fit cet exploit assez spectaculaire. Ce ne peut être à l'Hôtel du castor, comme l'ont raconté certains historiens, car cet établissement de la rue Sussex fut construit en 1865 seulement et Montferrand était mort l'année précédente. Peut-être y avait-il un hôtel déjà au moment où l'Hôtel du castor fut construit? Si cela est, l'exploit peut, avec vraisemblance, y être placé. D'autre part, il est dit que Montferrand allait souvent à l'hôtel tenu par Agapit Lespérance, dans la Basse ville. Dans la revue "Asticou" de juillet 1969, on montre la gravure d'une auberge en bordure de la Rivière des Prairies "Le moulin du Crochet" où Jos Montferrand, y lit-on, "aurait laissé sa trace légendaire".

Un soir, dit St-Mars, Montferrand, voulant aller voir "sa blonde" qui habitait Bytown, dut faire face à sept frères, des Écossais, tous solides garçons, nommés MacDonald, jaloux des succès du beau chef de chantier. Devant une semblable barrière, Montferrand arrache une perche des garde-fous du pont et s'en sert pour terrasser ses adversaires avant même que ceux-ci aient pu s'entendre sur une stratégie. Il épargne le septième frère, le plus jeune, qui lui a demandé grâce. Quant aux autres, bien que solidement sonnés, ils se remirent vite de coups si bien appliqués, reconnurent la vaillance et la force de leur adversaire et devinrent ses amis, mais à distance probablement.

Un autre jour, en canot, il escortait un missionnaire jusqu'à un point de débarquement à Hull lorsqu'on s'aperçut que des Orangistes voulaient empêcher le prêtre de descendre. Montferrand s'élança du canot, se saisit vivement des deux jambes du chef de la bande et le lance à l'eau. "Les autres, effrayés, détalent" conclut St-Mars.

A partir de 1840, Jos Montferrand n'alla plus dans les forêts du nord mais guida les radeaux de bois depuis Bytown jusqu'à Québec. Économe, il avait amassé une jolie fortune.

Vers l'âge de 54 ans, il sentit ses forces décliner. Il s'était marié sur le tard avec Esther Bertrand dont il avait eu un fils. Il mourut en 1864. Sulte se souvient de l'avoir rencontré par les rues de Montréal vers 1860, toujours très souriant, estimé de tous.

L'imagerie populaire s'est emparée de ce symbole de la période violente et des manières qu'il fallait prendre pour se défendre dans un village qui était, à l'époque, le plus dur des Canadas.

Pour revenir au village qui avait la réputation de "n'avoir pas de Dieu", voyez comme il s'agissait de peu pour mettre le feu aux poudres. Le 19 août 1843, le Gouverneur général Metcalfe visite Bytown; en son honneur, une belle arche, garnie de drapeaux, est érigée sur le pont des Sapeurs. Plus à l'est, rue Rideau, des Orangistes construisent une autre arche garnie, cella-là, de symboles propres à leur religion. Après le départ de Lord Metcalfe, quelques-uns d'entre eux ne voulurent pas démolir cette décoration, disant que "les Papistes" allant à la messe, auraient à passer sous l'arche. Une bataille, commencée le samedi soir, se poursuivit le dimanche; des coups furent échangés et on se lança des pierres.

La bataille qui eut lieu en 1849 et que l'on a appelée "Stony Monday" ne fut pas le fait de Peter Aylen et de ses Shiners. A cette époque, le blocus des radeaux avait produit son effet. Non, ce fut plutôt un combat entre rudes gens de différentes opinions politiques. Il se déroula à la suite d'une visite projetée à Bytown du gouverneur Elgin qui venait de sanctionner la loi indemnisant les habitants du Bas-Canada ayant subi des dommages pendant les troubles de 1837 et 1838.

Les Tories détestaient le gouverneur Elgin qui avait prononcé le discours d'ouverture de la session dans les deux langues. A ces fanatiques, l'annexion avec les États-Unis plaisait assez et noyerait les Canadiens français dans une mer de parlants anglais. Mais, il y avait d'autres risques. On hésitait. Lorsque le bill d'indemnisation fut présenté, Loyalistes, Orangistes et surtout le journal "The Gazette" de Montréal se déchainèrent. La "St. Andrews Society" raya Lord Elgin de sa liste de membres honoraires. En sortant de la Législature, après avoir approuvé le bill au nom de la Reine, Lord

Elgin reçut des pierres et des oeufs. Son descendant garde deux pierres en souvenir de ce jour orageux.

Exaspérée, la foule brûla la Législature, sonnant ainsi le glas de Montréal comme future capitale du Canada.

Les Tories de Bytown emboîtèrent le pas mais le reste de la population ne voulait pas d'une manifestation hostile à Lord Elgin, car il flottait dans l'air une espérance de plus en plus ancrée sur les chances qu'aurait Bytown d'être choisie capitale du Canada. De violentes confrontations eurent tout de même lieu entre les deux groupes.

Ce fut sur la Place du Marché By qu'un "étourdissant chahut" comme dit Brault, suivit de près l'ouverture de l'Assemblée. Le maire Hervey et le juge de paix Turgeon essayèrent de calmer les esprits surexcités. Notre compatriote Turgeon, monté sur une chaise, "la vit partir sous ses pieds"; plus tard, une estrade s'écroula, créant une confusion indescriptible parmi les vociférations. On lança des pierres et on échangea des coups de bâton. Il y eut un mort et plusieurs blessés.

La milice mit fin à la bataille qui faillit recommencer cependant le lendemain avec des forces nouvelles venues des environs du village. Près de 1,700 hommes du comté de Carleton et de la Haute ville s'apprêtèrent à affronter mille manifestants. Des deux côtés, on était armé de fusils et il y avait même un canon. Mais, lorsque les belligérants voulurent traverser le pont des Sapeurs pour venir porter la guerre au marché By, ils trouvèrent les soldats pour défendre la traversée du pont à l'un ou à l'autre parti.

Ce fut l'une des dernières batailles de ce genre à Bytown car, peu après, la police fut organisée. Cela mit fin aux désordres de toutes sortes.

Les historiens ont cherché des raisons à la violence des réflexes qui jetèrent les Tories dans cette bataille sanglante, ailleurs qu'à Montréal. Là, ils avaient déjà clairement manifesté leur extrême mécontentement envers le Gouverneur général. Plusieurs écrivains ont pensé que les Tories suscitérent des désordres à Bytown afin que Lord Elgin, affolé par l'atmosphère turbulente déjà bien connue de la petite ville, soit appelé à rejeter là un choix possible comme capitale des Canadas.

Le gouverneur Elgin, qui avait senti la guenille brûler, se tint prudemment à l'écart et attendit que le calme soit revenu. Quatre

ans plus tard, cependant, il fut reçu de façon remarquable. La belle réception fut organisée par Joseph Aumond et Jolin Egan.

Fermier, seigneur d'un vaste domaine en Ecosse, un des descendants de Lord Elgin, le onzième de la lignée, se retire à l'hôtel Elgin lorsqu'il vient dans l'ancien Bytown. Il est colonel honoraire du "Southern Ontario Elgin Regiment". C'est lui qui garde, comme souvenir, les deux pierres lancées à son aïeul. Point rancunière, une Lady Elgin a présenté, à l'hôtel, en 1939, un buste de l'infortuné gouverneur dont les dernières années au Canada furent tout de même agréables. Elgin fut responsable de la signature d'un traité de dix ans entre les Etats-Unis et le Canada, dont ce dernier bénéficia grandement.

Le 8 novembre 1902, le journal "L'Événement" rapportait qu'une liasse de parchemins, contenant des papiers légaux, venait d'être retrouvée dans une maison que l'on était en train de démolir et qui avait appartenu à M. Coombs qui avait charge des papiers en question². Ces documents se rapportaient à la fameuse bataille du 17 septembre 1849 entre Canadiens et Irlandais contre les Orangistes. Ce sergent Coombs était peut-être cet homme pieux que John Burrows s'était adjoint comme prédicateur au moment où la petite chapelle méthodiste existait près de ce qui a pris nom "Chapel³"?

Avant de terminer ce chapitre sur le "lundi des pierres" qui fit beaucoup de bruit dans la région, mentionnons un autre fait en rapport avec le bill d'indemnisation.

Ce fut également en 1849, plus de cinq mois après l'adoption du bill accordant des indemnités à ceux qui avaient subi des pertes lors des insurrections, qu'une requête fut signée par une liste imposante de citoyens dont de nombreuses personnalités, y compris Sir John Abbott⁴, prônant l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Qui était cet Abbott, favorable à l'inclusion de son pays dans le "melting pot" américain? Ni plus ni moins que le futur premier ministre conservateur du Canada en 1891. Oui, vous avez bien compris! Cette requête demandait que le Canada, pays britannique, devienne un état américain... Si John Diefenbaker,

² Haig mentionne, à la page 72 de son livre, que Joseph Coombs, des Sapeurs Royaux, premier pharmacien du village de Bytown, construisit en 1827 la première maison de bois rue Rideau, maison démolie en 1900.

³ "Rideau Waterway" de R. Legget, page 211

⁴ "Hauts faits du Canada français" de Séraphin Marion

ardent défenseur de la Royauté et du "fait canadien" savait cela—je suis certaine qu'il l'ignore!—il renierait son Parti et, tout comme son ancien collègue Jack Horner, passerait incontinent de l'autre côté de la Chambre. Devrais-je ajouter que, pendant l'été de 1849, le journal montréalais "The Gazette" approuva une semblable demande d'annexion aux Etats-Unis?



Dr C. de T. Beaubien



Dr P. St-Jean

CHAPITRE XIV

ÉPIDÉMIES—HÔPITAUX—CIMETIÈRES—PREMIERS MÉDECINS DE LANGUE FRANÇAISE

J'ai déjà parlé des déplorables conditions d'hygiène qui existaient dans le petit village de boue qui s'appelait Bytown. Les épidémies sévissaient. Celle de 1828 fut causée par les miasmes et autres agents apportés par les moustiques et l'humidité de la longue voie d'eau qui commençait à se creuser entre la rivière Ottawa et Kingston. Combien périrent ici où taudis, marécages et minces ruisseaux nauséabonds creusaient, dans une terre déjà abondante en microbes, un lit propice? On ne saurait le dire car les statistiques manquent.

En 1832, l'épidémie de choléra est apportée d'Europe où des dizaines de milliers de victimes dans le seul département de la Seine, attestent de la violence de ce fléau qui, quinze ans auparavant, avait pris naissance aux Indes. L'épidémie s'attaque bientôt à l'Angleterre et les émigrants apportent ici les germes mortels. Du début de juin à la fin de septembre, écoles et autres endroits publics sont fermés. Les célébrations qui auraient dû marquer l'ouverture de la route entière du canal sont grandement réduites. Les morts sont nombreux. "En 1887, raconte W.H. Cluff, lorsque je voulus construire l'édifice A.W. Ault, rue Queen, l'excavation révéla vingt à trente cercueils qui étaient ceux des victimes du choléra, de ce qu'on appelait 'la fièvre des bateaux'. En les touchant, ils tombèrent en poussière".

L'épidémie de typhus de 1847 fut plus terrible encore. La famine et la peste avaient chassé d'Irlande presque cent mille pauvres gens qui vinrent vers l'Amérique à bord de bateaux qui

seront, pour certains, un cercueil; de fait, six mille, dit-on, y périrent et leurs corps reçurent une humide sépulture dans les plis lourds de l'Atlantique. En arrivant à Québec, une grande partie des émigrants étaient déjà atteints de la terrible maladie.

Bytown reçoit environ trois mille Irlandais qui arrivent sur des barges. Les embarcations accostent au bassin en haut de la huitième écluse, sorte de lac rond qui se trouverait aujourd'hui au sud du pont qui enjambe le canal à la Place de la Confédération. Wade décrit avec maints détails scabreux cette terrible épidémie. "Les malades, dit-il, étaient étendus sur l'herbe et mouraient là".

Il faut lire les chapitres qu'a consacrés à ces mois d'horreur Soeur Paul-Emile qui y raconte la part prise par les Soeurs Grises dans le soin des 619 pestiférés dont 172 moururent, déjà trop gravement atteints. De fait, la population de Bytown tout entière ne resta pas insensible aux malheurs des émigrants et, avec les Dames de la charité et même des gars de chantier, tous firent leur possible pour aider, soulager et veiller les malheureux.

Vers le mois d'octobre, l'épidémie diminua d'intensité; depuis le mois d'août, le gouvernement avait fermé le canal Rideau aux barges chargées de pestiférés.

D'autres épidémies qui précédèrent ou suivirent celle de 1847 furent moins graves mais jusqu'à ce que la terre soit tout à fait débarrassée de l'eau qui l'imbibait, un état latent de menace d'épidémies régna ici. L'eau tirée sans cérémonie des rives de l'Outaouais contribuait aussi probablement à cette menace.



On sait qu'un hôpital militaire de vingt lits avait été installé sur la Colline pour le soin des militaires qui y logeaient dans des casernes. A l'occasion, des civils y étaient soignés mais l'hôpital ne pouvait suffire lorsqu'une épidémie comme celle de 1832 se déclencha.

Un petit hôpital fut alors érigé, à la hâte, rue Sussex, à l'endroit où se trouve actuellement l'Hôtel de la Monnaie. Le site avait été choisi en raison de sa proximité du quai où les victimes du choléra arrivaient par bateau en provenance du Bas-Canada. Elles étaient immédiatement acheminées sur les hauteurs surplombant le quai pour être hospitalisées. Ce quai s'appellera "cholera wharf". Qu'advint-il de cet hôpital temporaire? En 1834, le marchand Jean

Bareille loua l'hôpital désaffecté pour £70 et s'en servit comme entrepôt. Plus tard, on le démolit et les squatters vivant dans les environs prirent le bois pour leur usage personnel.

Les bonnes fées avaient refusé obstinément de se pencher sur le destin de ce petit village de maçons, de tailleurs de pierre et d'ouvriers du canal, mais 1845 vit l'arrivée ici de fées bienfaites, portant voile et longue robe brune.

J'ai déjà parlé de l'admirable travail accompli dans ce Bytown déplorable, tant moralement que du côté santé, par les Soeurs Grises arrivées en 1845. A partir de ce moment, les malades furent soignés soit dans le petit hôpital de la rue St. Patrick soit à domicile par la bonne soeur Thibodeau, pharmacienne émérite.

Voici le terrible typhus de 1847. Le Père Telmon, conseiller des Soeurs Grises, offre à l'agent des émigrants, Mr Burke, le terrain de la rue Sussex que venaient d'acquérir les religieuses. Le gouvernement accepte et y bâtit un hangar, les Soeurs étant chargées du soin des pestiférés. En attendant que ce hangar soit bâti, les religieuses avaient soigné neuf malades dans une maison, dite "maison Carney", au coin de Nunnery et Sussex. Le nouvel Hôpital des émigrés devient trop petit dès la fin de sa construction; on érige des cabanes, des abris mais, encore une fois, cela ne suffit pas. Les Soeurs donnent leurs pailleuses, leurs couchettes et leurs couvertures. "Hier soir, écrit Mère Bruyère, vingt-trois malades ont couché dehors à la pluie. Il a été impossible à l'agent (Burke) de leur trouver une place". On est au 15 juin, et l'épidémie fait rage.

Le 10 juillet, un bureau de santé est fondé ici pour essayer d'enrayer le fléau; il sera dissous en octobre lorsqu'on verra venir la fin de cette calamité.

Le 1er août, l'Hôpital des émigrés est cédé aux Soeurs pour £25. Enfin, le typhus diminue d'intensité. Le 31 mai 1848, le lazaret sera fermé. Et, après une rénovation destinée à nettoyer ces salles dont les murs avaient été témoins de la terrible maladie, les religieuses y logent en septembre, de nombreux orphelins irlandais que la mort de leurs parents, victimes du typhus, a laissés sans abri. Ce sera le premier orphelinat de Bytown; quelques mois plus tard, les vieillards qui, jusque-là, avaient trouvé asile rue St. Patrick, y sont installés également.

Dans le petit local de la rue St. Patrick, les Soeurs soignèrent, pendant cinq ans, près de 146 malades. La population de Bytown